

JOURNAL HELVETIQUE  
O U  
R E C U E I L

D E .

*Pièces de Morale , de Politique d'Écon-  
omie , d'Agriculture , d'Histoire Natu-  
relle & Civile &c. Avec des Pièces fu-  
gitives de Littérature choisie , en prose &  
en vers ; l'Annonce des Livres nouveaux ,  
les Découvertes & l'Encouragement des  
Sciences & des Arts , des Manufactures  
& des Métiers &c.*

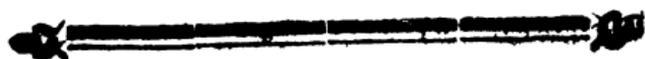
**DEDIÉ AU ROI.**

A O U T 1 7 6 8 .



**NEUCHÂTEL**

DE L'IMPRIMERIE DES ÉDITEURS.



**MD.CCLXVIII.**





# JOURNAL

## HELVETIQUE.



A O U T 1768.

---

### LES BUCHERONS.

#### IDYLLE

**O**N étoit dans cette saison où le labou-  
 reur tranquille auprès d'un petit feu con-  
 somme, en attendant le retour & les  
 travaux du printens les richesses de la  
 récolte précédente; le soc de la charue ne  
 pouvoit plus ouvrir la terre durcie par le  
 froid, la nature sembloit se reposer & lais-  
 ser au froid aqulon le soin de la venger  
 des insectes prejudiciables a ses produc-  
 tions. Les oiseaux étoient sans voix; l'on  
 ne voyoit plus que le hardi moineau ve-  
 nir jusques sous l'avant toit des chau-

mières partager effrontément le pain destiné à la nourriture des oiseaux domestiques. Tout étoit dans le repos, tout y invitoit, mais le Bucheron SYLVESTRE sembloit seul braver le frimat.

Le jour paroïssoit à peine, que déjà dans la forêt voisine il fait retentir les échos sous les coups redoublés de sa hache, à ces coups fréquens il entremêle les accens de sa voix rustique. Son travail étoit déjà fort avancé lorsque le soleil, qui dans cette saison ne donne qu'une foible chaleur, envoie ses premiers rayons qui pénètrent dans le plus épais de la forêt, parce que n'étant interceptés par aucuns feuillages ils ont la liberté de se répandre çà & là.

C'étoit donc à peu près du moment du lever du soleil, dans l'instant de ce ravissant spectacle que le sage ne voit jamais sans une douce émotion & dont il jouit tous les jours, que SYLVESTRE aperçut son père qui venoit à lui, il le reconnut à travers les arbres dépouillés, il cessa son ouvrage, il entassa du bois sec, tire du feu des veines d'une pierre, allume un feu pétillant pour réchauffer les membres tremblans du débile vieillard. Hélas! ce respectable père, que l'ardeur du travail amène encore, portoit à peine sa hache qui pendoit à son bras. Il s'affied

près de son fils, le regarde tendrement & après avoir réparé ses forces par un frugal repas que lui offre SYLVESTRE il lui parle ainsi :

Mon fils, lui dit-il, j'ai déjà vu soixante & dix hyvers, dès mes jeunes années je connois les routes de cette vaste forest; mes bras, ces bras que tu vois à present soutenant à peine les instrumens rustiques ont toujours suffi à l'entretien de ma famille. Je n'ai jamais eu d'autres rentes & avec mon travail, si je n'ai pas vécu dans l'opulence, au moins n'ai-je jamais manqué des choses nécessaires à la vie. J'ai toujours respecté les Dieux, c'est à cette crainte & à cet amour que je dois les longues années dont j'ai joui & la santé qui les a toujours accompagné. Car mon fils, parmi les biens les plus estimables il faut compter la santé, c'est le plus beau présent des Dieux, d'autant plus nécessaire aux gens de nôtre état, que sans elle nous avons bientôt consumés le peu que nous avions amassés tandis que les forces ne nous avoient point abandonnées.... Je sens que la mort s'approche, hélas, SYLVESTRE! oh mon fils! Je ne verrai peut-être pas ces arbres se charger de nouvelles feuilles; ma vue s'affoiblit, je ne vois pas cette mélange qui chante „sur ma

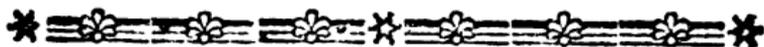
té e, mon corps qui se courbe sous le poid des années, ces cheveux blanchis par l'âge & les travaux m'annoncent assez que bientôt je serai séparé de mon fils par la nuit de l'éternité. . . . Je ne te laisse pas des richesses. . . . qu'en ferois tu? Elles ne serviroient qu'à corrompre ton cœur. Je te laisse un héritage plus précieux. c'est l'amour du travail, la sensibilité pour les malheureux & l'instimable avantage de savoir te contenter de peu. . . .

**SYLVESTRE**, oui mon fils! les larmes que tu répand me répondent de la bonté de ton cœur & de la docilité de ton esprit. J'emporte la douce satisfaction de penser que mes avis & mes conseils ne seront pas infructueux. Je ne fais que te répéter ici ce que je t'ai dit cent fois dans la vigueur de mon âge; mais aujourd'hui qu je touche à ma dernière heure, j'ai cru devoir te retracer encore les devoirs importants d'un honnête homme. . . . O toi! qui prendes à ces sombres retraites! Dieu des forêts! veille sur les jours de mon fils!

En pendant ce discours si touchant, **SYLVESTRE** dont les yeux étoient baignés de larmes ne cessoit d'admirer son père, penché contre son sein qu'il pressoit tendrement, il exprimoit tout à la fois par le

silence le plus éloquent, sa douleur, son admiration, sa surpris, puis se précipitant tout à coup aux pieds du vieillard qu'il tenoit embrassés.. Ah mon père, lui dit-il, d'une voix entrecoupée quand vous ne m'auriez pas instruit, n'ai-je pas vos actions pour modèle... votre vertu... votre probité... n'êtes vous pas l'amour de nos voisins, vos bienfaits.. ah ne s'oublieront jamais!.. Qui peut compter plus que vous d'heureux jours... Non il n'est donné qu'à la vertu de vous ressembler.... votre fils... ah mon père! oublierait-il vos actions... le pourroit-il... que plutôt!...

Il alloit poursuivre, lors qu'il aperçut que les yeux du vieillard étoient mouillés de larmes & qu'elles remplissoient les replis des rides que l'âge avoit si donné sur ses joues, il cessa un entretien trop attendrissant pour la foiblesse de son père, & le priant de se reposer il se remit à l'ouvrage & ne le quitta que lors que le jour qui baissoit l'avertit de reconduire son père au hameau.



## A L L E G O R I E

SUR LA MODÉSTIE ET L'ASSURANCE.



**M**Y LORD BACON observe que la réputation de CICERON, de SENEQUE & de PLINE le jeune n'auroit pas subsisté jusqu'à ce jour, ou du moins avec le lustre qu'elle conserve encore, si leur vanité & les éloges qu'ils se sont donnés à eux-mêmes, n'avoient pas été un de ses appuis; car il en est, dit-il, de cette espèce d'éloges comme du vernis qui non seulement donne de l'éclat au bois, mais en assure encore la durée.

Quelle obligation les modernes n'ont-ils pas à ce Seigneur d'avoir trouvé une autre raison du succès des anciens que la supériorité du mérite! Ces derniers ont eu le secret de mettre sur leurs ouvrages un vernis si épais, que le bois commun a été pris pour l'ébène, & l'ébène pour de l'émail: Voilà tout l'avantage qu'ils ont sur nous. Mais si les anciens doivent leur réputation à leur savoir dans l'art de ver-

nir comme il n'y a pas lieu d'en douter, il paroît étonnant, que ce secret n'étant point perdu, les modernes nég'igent totalement de s'en prévaloir, sur tout puisque l'expérience leur apprend que faute de ce puissant préservatif les critiques s'insinuent dans leurs ouvrages en forme de vers, & les réduisent en poussière.

Il faut convenir pour traiter cette matière sans figures, que les modernes ne doivent s'en prendre qu'à leur modestie, si leurs ouvrages ne sont pas aussi prisés que ceux des anciens. Rien ne paroît plus évident que cette vérité si l'on fait un moment attention à la nature & à l'emploi de cette espèce de genre, qu'on appelle critiques. Leur caractère les porte naturellement à une dureté excessive, & leurs fonctions consistent à prononcer décisivement sur les perfections & les défauts de toutes les productions de l'esprit en général. S'érigent ainsi en juge de leur propre autorité, & s'emparant de cet emploi sans avoir le goût, les talens & le jugement en partage, ils ne sauroient connoître l'excellence d'un auteur que parce qu'il a bien voulu obligeamment dire de lui-même; & comme la plupart des modernes n'osent pas communiquer au public tout ce qui se passe dans leur cœur à ce sujet,

les critiques prennent cette réserve pour un aveu de leur foiblesse, & prononcent en conséquence que leurs ouvrages ne valent rien. Il n'est sans doute pas surprenant que les critiques usent de cette méthode, car en vertu de quel principe un homme pourroit-il attendre un bon ouvrage de celui qui n'a rien à dire en sa faveur.

Pour éviter la censure des critiques & pour me concilier leur approbation je me hâte donc de les assurer que j'ai le plaisir d'avoir une très haute opinion de moi-même; mais comme je ne puis pas dire avec HORACE.

Sublimi teriam sidera vertice (\*)

Ou comme OVIDE.

Jamque opus in répi quod nec Jovis ira, nec ignes  
Nec poterit ferrum, nec edax abolere virtus (\*\*).

J'ai pris le parti de temperer ma vanité par l'humilité. L'expérience m'a prouvé qu'un homme pouvoit pêcher par un ex-

(\*) J'élèverai ma tête dans les Cieux

(\*\*) J'ai commencé un ouvrage que ni la colère de JUPITER; ni le feu ni le fer, ni le tems tous réunis qu'il est ne feroient détruire.

cès d'arrogance aussi bien que par trop d'humilité, quoi qu'il soit prouvé par l'expérience que dans les affaires qui exigent de la vigueur, du génie, & de l'activité, l'assurance a ordinairement des succès qui sont refusés à la modestie. Pour faire sentir de qu'elle importance il est de réunir ces deux vertus & sur-tout pour justifier la supériorité de la première, j'emprunterai le secours de la fable.

La modestie fille du savoir & l'assurance fille de l'ignorance se rencontrèrent par hazard en chemin; toutes les deux avoient une longue route à faire & sentoient par les difficultés qu'elles avoient éprouvé qu'elles auroient bien de la peine à continuer leur voyage l'une sans l'autre. Elles convinrent donc malgré l'opposition de leurs caractères d'étouffer toutes leurs animosités, & de voyager ensemble pour s'entraider réciproquement. Elles se trouvoient dans un pays où il n'y avoit point d'auberge, enforte que ce n'étoit qu'à leur adresse & à l'hospitalité des habitans qu'elles étoient redevables de leur logement & de leur nourriture.

L'Assurance ne manquoit jamais de s'ouvrir l'entrée de la maison des grands, mais elle avoit aussi souvent le malheur de s'en voir chassée dans le tems même où elle se

promettoit la meilleure chère & l'appartement le plus commode. La modestie étoit exclue de toutes ces habitations superbes, & obligée de chercher un couvert dans les cabanes des pauvres; elle avoit à la vérité la liberté d'y demeurer autant qu'il lui plaisoit; mais elle n'avoit pour lit que de la paille, & ses repas n'étoient composés que de racines & d'autres alimens aussi grossiers. Ces deux voyageuses s'étant donc unies d'amitié pendant leur route se flatoient de se rendre mutuellement service, & d'adoucir les inconvéniens du voyage, en partageant les soucis qui les avoient jusqu'alors inquiétées.

L'Assurance qui portoit en été les habits de soie les plus élégans, & qui avoit quelque chose d'imposant dans l'air & dans le ton trouvoit dans les châteaux & les palais qui étoient sur la route un accès aussi aisé qu'auparavant, tandis que la modestie dont la robe étoit d'une grossière étoffe, étoit comme à l'ordinaire repoussée par le portier à moins que sa compagne ne l'introduisît. L'extérieur brillant de celle ci procuroit ainsi à toutes les deux une bonne réception.

Ce fut par les efforts d'une assistance mutuelle qu'elles applanirent toutes les difficultés de leur voyage & qu'elles se virent

recherchées par toutes les compagnies, & appellées dans toutes les parties de plaisir dont elles faisoient l'amusement & les délices. La délicatesse de la Modestie mettoit un frein aux faillies de l'Assurance, & elle trouvoit elle même dans la vivacité de cette compagne un puissant soutien à sa timidité. Quoique l'Assurance eut bien de la peine à ne pas reprendre de tems en tems ses premiers airs qui décontenancoient toujours la Modestie chaque fois qu'ils reparoissoient; la présence de sa compagne lui en imposoit cependant trop pour qu'elle se permit d'offenser le moins du monde qui que ce soit.

L'Assurance se concilia donc avec l'aide de la Modestie ces traitemens & cette estime qu'elle avoit en vain espéré pendant son absence. La Modestie à son tour fécondée par sa nouvelle associée s'introduisit dans les meilleures compagnies, fut invitée aux tables les plus délicates & logée dans les appartemens les plus magnifiques. L'Assurance avoit sur sa compagne un grand avantage dans de certaines circonstances. Si, par exemple, quelqu'un demandoit à la Modestie de qui elle étoit fille, elle rougissoit & ne faisoit aucune réponse; mais l'Assurance prenant avantage de son silence, ne manquoit pas de se

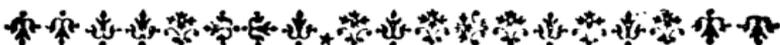
faire passer elle-même pour la fille de la science.

Elles continuèrent ainsi leur chemin dans une union qui leur étoit réciproquement utile. L'Assurance prenoit toujours la route par les grandes Villes où elle demandoit grace pour la rusticité de sa compagne ; mais lors qu'il falloit s'arrêter dans quelque Village ou hameau, la Modestie prenoit les devants pour prévenir les impressions qu'auroient pû faire les hauteurs de l'Assurance qu'elle présentoit comme une personne de Cour.

Il arriva un jour qu'après avoir parcouru un espace de chemin fort unoyeux, elles se virent au bord d'une petite rivière dont les eaux par une crue subite avoient renversé le pont qui étoit dessus ; ayant considéré quelques momens la rive opposée elles découvrirent à une petite distance un magnifique Château & une foule de Peuple qui les inviroit à passer. L'Assurance que rien n'étoit capable d'arrêter se deshabilla sur le champ, se jeta presque nue dans l'eau & arriva heureusement sur l'autre bord. La Modestie biffée de l'indécence de sa compagne & se défiant de ses forces vouloit éviter le danger, mais pressée par l'Assurance & excitée par les railleries de ceux qui étoient de l'autre co-

té elle se hazarde ma heureusement à passer dans des lieux profonds; troublée par la peur & embarrassée par ses habits elle succombe sous leur poids, dispaeroit & est engloutie par un courant où l'on ne put plus la retrouver. On dit cependant qu'elle a été prise en vie depuis peu par un pêcheur sur les côtes d'Angleterre, qu'il se propose de l'amener incessamment à la capitale & de la promener ensuite dans quelques autres pays, pour la faire voir aux curieux des deux sexes, avec plusieurs bêtes rares.

L'Assurance ne fut pas le moins du monde déconcertée de cet événement & continua son voyage toute seule. Elle n'eut pas à la vérité tout à fait autant de succès qu'elle en avoit eu avec son amie; cependant comme elle avoit acquis l'art de prendre dans certaines occasions l'air & les manières de la Modestie, elle fut bien reçue par tout. Etant enfin arrivée dans le lieu qui étoit le but de son voyage, elle y parvint à une grande élévation & fut faite première Dame d'honneur de la Reine du pays.



## SUR L'ORIGINE DE LA NOBLESSE

FRANÇOISE.

**J**E cherche la source de cette distinction, qui fait que les hommes sont nobles ou roturiers dans une même société, comme dans une même forêt les arbres sont chênes ou hêtres. Je ne dis pas que la nature ait fait l'inégalité des conditions : Mais quoique cette inégalité soit notre ouvrage, elle n'en est pas moins le caractère qui nous distingue. Si CAIN & ABEL étoient nobles, comme l'a dit l'*Ami des hommes*, les roturiers seroient donc une espèce qui a dégénéré? M. DE MIRABEAU ne le pense pas, sans doute. La noblesse est une dignité factice. On est noble, parce qu'on mérite l'annoblissement par les actions qui le procurent, ou parce qu'on descend d'ayeux qui l'ont mérité. Le citoyen annobli ne voit plus que des gentils-hommes dans sa postérité. C'est le sauvageon devenu oranger, par la greffe :

Il

Il ne produira que des semences d'oranger.

Si l'héroïsme étoit l'unique route qui procurât la noblesse, le desir de l'obtenir seroit une source intarrissable de héros. On néglige cette route, quand on peut parvenir par d'autres moyens; & ces moyens allient souvent au corps de la noblesse des tiges qui l'aviliroient s'il étoit possible de l'avilir.

Un Kan de Tartares trainant à sa suite 200 000 esclaves, avec lesquels il envahit un empire à sa bienséance, y établit son pouvoir. Les esclaves qu'il soumet, comme ceux qui le suivent, obéissent à ses volontés: Ils ne se doutent pas que la noblesse est une distinction flatteuse. Ne la cherchons donc point dans les atrocités du despotisme.

Un SOLON, un LYCURGUE élevant leurs compagnons au sentiment de l'égalité, le croient tous les moyens d'arriver à l'idée des distinctions. D'où leur viendroit cette idée? On ne leur tolère presque aucune des affections de la nature: Souvent ils ne connoissent pas le doux nom de pères. Leurs enfans sont ceux de la patrie, à laquelle ils doivent tout leur amour. Si quelqu'un se distingue par des vertus, un odieux ostracisme l'en punira. La noblesse n'est donc pas née dans les démocra-

ties. Quand elle s'y rencontre, elle est le vice qui les détruira.

JASON aspirant à la conquête des trésors de la Colchide, s'associe à des héros qui lui ressemblent. Le vaisseau qui les porte est l'image des monarchies. Ce n'est pas que je croie que les Grecs aient été les inventeurs de la noblesse. Je prouverois, s'il en étoit besoin, qu'elle existoit avant eux. Mais il ne s'agit point ici des noblesses Asiatiques. Elles ont été détruites, ou abruties par le fer du despotisme.

CLOVIS, conquérant des Gaules, eut des compagnons qui font les tiges de nos familles nobles. On vous dira que les Francs prirent l'idée des distinctions des Romains: L'ayeul des Pepin & Capet, ce Ferréol, qui fut gendre de Clovis, & qu'on prétend avoir été Sénateur des Gaules, étoit Romain, & un de ceux qui appellèrent CLOVIS. N'en croyés rien; les Gaulois, déjà Chrétiens, n'eussent pas voulu d'un payen pour maître; & ce payen, destructeur des Romains, n'eut pas donné sa fille à un Romain. Les Francs avoient des loix & des distinctions dans leurs forêts: Ils conservèrent si long-tems leurs loix dans les Gaules: Pourquoi n'auroient-ils pas conservé de même leurs titres de Comtes, de Leudes, & d'Antrathions,

qu'ils ne tenoient pas des Romains ? J'admire autant que qui ce soit, les vertus auxquelles s'élevèrent les petits fils des voleurs & brigands que ROMULUS s'étoit associés : Mais ces vertus ne me font pas sentir en quoi la noblesse Patricienne auroit plus d'éclat. J'aimerois bien autant attribuer la noblesse aux Gaulois. Les Romains, que soumit CLOVIS, ne l'étoient que par adoption. Ceux des Gaulois qu'on n'honora point du droit de citoyens Romains, demeurèrent esclaves : Et ils l'étoient encore lors de l'invasion de CLOVIS. Devenus serfs des Francs, le cens fut la marque de leur servitude. Le cens étoit une redevance réelle & personnelle : Elle étoit due par certaines terres, qui ne pouvoient être possédées que par les serfs. Nous retrouvons les vestiges du cens, dans les tailles, & les rentes féodales, qui ne font plus les preuves de la servitude. La classe des serfs fut éteinte par l'édit de 1315. édit admirable, s'il eût été dicté par l'amour de l'humanité !

Avant cet édit, la nation étoit composée des nobles, des francs, & des serfs. M. DE MONTESQUIEU l'établit jusqu'à l'évidence. Malgré ses preuves, on renouvelle les opinions contraires. L'auteur des *lettres sur l'origine de la noblesse*, récem-

ment imprimées à Lyon, & qui sont remplies de bonnes choses, veut qu'il n'y ait eu qu'un ordre de citoyens parmi les francs, parce que dit-il, les distinctions étoient attachées à la possession des fiefs. Il est facile de dire que M. DE MONTESQUIEU se trompe : Mais on ne le prouve point par des suppositions.

Le franc, ou homme libre, n'étoit ni de naissance à se recommander par un fief, ni affranchi de tous tributs. Il payoit ce que nous nommons aujourd'hui Ustencielles. Mais on ne pouvoit pas plus l'imposer au cens que le noble ; & on les obligeoit l'un & l'autre à se dessaisir des terres, qui par leur nature, étoient sujettes à ce droit. C'est ce que M. DE MONTESQUIEU prouve par des citations sans nombre & qui ne sont point hazardées, comme on a eû la témérité de le dire. Il existoit donc une classe de citoyens qui pouvoient obtenir les bénéfices, une classe de citoyens qui ne le pouvoient pas, & enfin la classe des serfs soumis au cens. Les distinctions étoient donc successives. CLOVIS, dit GREGOIRE DE TOURS, reclamoit un jour pour sa portion d'un butin, un calice qu'il vouloit prendre. Un Soldat lui répondit, en coupant le calice en deux, que le *partage du butin étoit le*

*droit de la conquête.* Un soldat qui n'eût été grand que par la possession annale d'un fief, eut-il osé tenir ce langage à son Souverain? Je ne suis pas le servile admirateur de M. DE MONTESQUIEU, mais je ferois de sérieuses réflexions avant de prononcer qu'il se trompe. De ce que plusieurs Auteurs ne parlent point des hommes de la seconde classe, on en a conclu que les Magistrats ont toujours été le tier Etat. C'est une erreur. Le tiers Eta's étoit composé des Syndics, Echevins & Députés des Francs. Je voudrois bien qu'on pût me dire à qui appartenoit la qualité de Magistrats avant ST. LOUIS? Juger, étoit la fonction des Nobles, & la prérogative des fiefs. LOISEAU traite les Justices féodales d'usurpations: Le prouve-t-il? Prévenu que les Francs n'étoient que des barbares, il attribuoit tout aux Romains. Il cherche l'origine des Justices féodales dans le Code & dans le Digeste; & comme il ne l'y trouva point, il aima mieux suposer une usurpation, que de chercher cette origine dans des abimes de vieilles chroniques. Il y eut vu que les COMTES, LEUDES & ANTRUSTHIONS jugeoient leurs hommes dans la Germanie. Ils en apportèrent l'usage avec

eux ; & ils le conservèrent jusques aux tems de l'abrogation de la Loi des combats, qui fit une science du droit de juger. Les Nobles étoient donc les Magistrats. Si leur goût pour l'ignorance les détermina à s'abstenir de cette fonction, ils ont tort d'en prendre aujourd'hui le prétexte de Pavilir.

Les Francs confondus avec les serfs par l'Édit de 1315, eurent plus que jamais le desir de s'annoblir, si naturel dans les Monarchies ; & ils y parvinrent par différens moyens ; d'où il résulte que nos Nobles ne sont pas tous les descendans des compagnons de CLOVIS. La possession d'un fief devint un titre de noblesse. Pour faire de nouveaux Nobles, on changeoit les terres allodiales en fiefs, & les francs devenoient Nobles. Le service devint encore un moyen d'annoblissement. Le franc, qui sans se borner au service qu'il devoit sous le Comte, à raison d'un homme par quatre manoirs, suivoit son Souverain à la guerre, devenoit noble de nom & d'armes. PHILIPPE LE HARDI imagina un troisième moyen : Il donna des lettres de noblesse, à titre de récompense. Bientôt on les vit s'épuiser ; témoin la déclaration de CHARLES V, qui eut annoblir tous les bourgeois de Paris, si on ne l'eut modifiée.

L'ordonnance de Blois supprima l'annoblissement par fiefs: Et HENRI IV, en 1600, ôta ce privilège au service. La Loi respectable qui vient de le lui rendre, n'est pas l'ancien abus: Elle prescrit des tems, des conditions, & elle veut qu'on obtienne les lettres qui feront le titre de la concession.

N'allons pas demander des titres aux anciens Nobles; ils n'en ont point. Quels seroient ceux des descendans des compagnons de PHARAMOND & de CLOVIS? Ils n'apportèrent de leurs forets, que leur courage & leur ignorance. Quelles lettres produiroient les annoblis par fief ou par service? On ne leur en donnoit; & ils n'en demandoient pas. Le courage étoit le titre le plus respecté dans ces tems. On savoit se battre, c'étoit même un devoir; mais on s'en faisoit un autre de ne savoir ni lire, ni écrire. Aussi le service étoit-il l'unique occupation des Nobles. C'est parce qu'il l'est toujours, qu'on a cru qu'il appartenoit exclusivement à la noblesse. „ La „ constitution de ce Royaume, dit MATHA- „ REL, „ est si excellente, qu'elle n'exclu- „ ra jamais les Citoyens du plus bas éta- „ ge des dignités les plus relevées. „ Ma- „ xime très sage dans une Monarchie, qui

a intérêt de laisser à tous l'espoir des distinctions. Le service étoit le devoir des Nobles ; mais il étoit aussi celui des francs, & cela doit toujours être. Pourquoi la source des militaires est-elle intarissable en France ? C'est que l'honneur dit aux François qu'ils ne sont François, qu'autant qu'ils partagent les sentimens du héroïsme qui sont héréditaires au sang illustre de leurs Rois.

Je viens de faire voir que l'immortel Auteur de l'esprit des Loix a prouvé que la noblesse étoit une distinction établie parmi les francs avant la conquête. Il seroit beau d'indiquer présentement les causes, les tems & les lieux de son institution. Cette recherche me force d'entrer dans les siècles de l'état de nature. J'épargnerai les aridités de cet état ; je n'offrirai que des hommes simples ; la sociabilité les fera passer au sentiment des vertus, qui n'est pas propre aux hommes du véritable état de nature, s'il existe. Des besoins imprévus les conduiront au sentiment de la distinction des rangs & ce sentiment sera le créateur de la noblesse & des Monarchies. Tentons l'esquisse de ce tableau.

Le hazard avoit rassemblé dans un Canton de la Germanie, peu distant des bords de l'Elbe, trois ou quatre mille sauvages

de sexe différent. Le desir de la sûreté les porta à s'unir ; & ils le firent sans condition ; ils ne se doutoient pas que toute association en exige. Celle de s'aimer les uns les autres , par exemple , est la plus importante de toutes ; elle a même mérité le titre de vertu. Ils l'ignoroient , cependant ils s'aimèrent dès qu'ils furent associés , parce que la vertu fut toujours le premier effet de sociabilité. L'industrie , sans doute , est le second. Ces hommes éclairés par un sage Vieillard , apprirent à cultiver , planter & ensemercer un champ voisin. Ils travailloient alternativement à ce champ ; & nul d'eux ne s'en dispensoit quoi qu'ils ne s'en fussent point imposé l'ordre , exceptons en ceux que l'âge & les infirmités mettoient hors d'état de remplir leur part des travaux. Dans les Républiques de PLATON & d'ARISTOTE on eut refusé les alimens à ces malheureux , parce qu'ils n'avoient plus la force de se les procurer. Ce Peuple moins savant assista les infirmes , comme les mains se portent à soulager un pied qui souffre. Tels sont les conseils que donne la vertu , quand elle n'est altérée par aucunes impulsions. Mais cette vertu n'est pour ainsi dire , que passive dans les dangers , si quelque sentiment plus actif ne se joint à elle. Amateurs de

la vertu, ne me condamnez pas sans m'entendre.

Un animal vorace descendit un jour dans ce champ. Il y surprit un des trente travailleurs ; il l'emporta vers la forêt, & le dévora presque aux yeux des autres. Ceux ci retournèrent à l'habitation, y intimidèrent tellement les cœurs, qu'on ne pensa point à l'ouvrage du jour suivant. La vertu ne disoit rien à ces hommes consternés. Un des témoins de l'accident eut plus de fermeté. „ Amis, au champ. Qui „ de vous ose m'y suivre ? „ Huit à dix sauvages se présentèrent à lui ; leur exemple en ramena jusqu'à trente ; & comme c'étoit le nombre ordinaire, il partit avec eux. Ils firent le travail & revinrent ensemble. Le même y en conduisit trente autres les jours suivans, avec un égal succès. On ne pensoit presque plus au péril, l'orsque l'animal reparut au huitième jour. Il surprit, enleva & dévora un des sauvages, comme il avoit fait le premier. Aux cris affreux qu'il jettoit, les autres se sauvèrent. & par les récits qu'ils firent de la force, de la grandeur, & de l'agilité du monstre, qu'ils avoient à peine apperçu, ils glacèrent tous les esprits. La vertu ne leur étoit d'aucun secours.

Le seul qui eut considéré l'action de sang

froid, fut le seul qui n'en dit rien. C'étoit lui qui, depuis huit jours, conduisoit les travailleurs. Il revint long-tems après les autres. Il étoit triste & rêveur; il fuyoit ceux qui l'interrogeoient; & comme le nombre en augmentoit à chaque instant, il se réfugia sur son gazon, s'y assoupit & y fut agité par un rêve, qui fit sur lui l'impression la plus vive. Il apperçut les sauvages dévorés. „ Cher frère, lui disoient-ils, venge nous, & sois le libérateur de la patrie. Voila son ennemi, frappe le de ce pieu. „ Dans l'instant il apperçut le monstre; il l'attendit armé du pieu qu'on venoit de lui présenter, & il le lui enfonça dans la gorge. L'agitation le réveilla. Détéolé de voir que ce n'étoit qu'un songe, il se proposa de le réaliser; il en arrangea les moyens: Il quitta son gazon, & il courut éveiller les sauvages qui l'avoient suivi la première fois: Il les jugeoit les plus braves de la Nation. „ Allons au champ, leur dit il, nous n'avons rien à redouter; il ne reviendra qu'au huitième jour. C'est ici, poursuivit il, lors qu'ils furent arrivés, qu'il a surpris nos frères; & c'est ici que je l'attendrai seul pour le combattre, le vaincre ou mourir. Ces deux chaînes entrelacées seront mon asyle contre

„ sa première impétuosité. Vous en ferez  
 „ les témoins, chers amis, du haut de ce  
 „ coteau. Quand le monstre s'afoblira,  
 „ vous viendrez sur lui, s'il fuit, vous  
 „ le suivrez aux traces de son sang : Vous  
 „ ne le quitterez pas qu'il n'expire, mais  
 „ il faut nous charger seuls du travail  
 „ jusqu'à ce jour. „ Ils le lui promirent,  
 & ils le firent. Chaque jour il les exer-  
 çoit à combattre avec des pieux, dont il  
 leur donna l'idée.

Il rassembla son monde avant le lever  
 de l'aurore du huitième jour. Prêt à par-  
 tir, il vit que cent jeunes sauvages ar-  
 més de pieux, se dispoient à le suivre,  
 il le leur défendit. „ Ce seroit augmen-  
 „ ter le nombre, & sans doute empêcher  
 „ l'ennemi de paroître. Eh! qu'y gagne-  
 „ rions nous? C'est sa mort qui nous  
 „ rendra la sûreté. „ Après ces mots, il  
 se mit à la tête de ses soldats; il les con-  
 duisit à leur poste; il leur renouvela ses  
 ordres, & se rendit sous ses arbres. Il les  
 mesura des yeux, il y grimpe, il en des-  
 cend, il acère son pieu, & de moment  
 en moment, il porte ses regards autour  
 de lui.

Vers le milieu du jour il vit la bête:  
 Elle paroïsoit chercher sa proie. Il s'en  
 fit remarquer : Aussi-tôt elle dirige ses pas

de son côté, mais lentement, & par de long circuits. On eut dit qu'elle craignoit de l'effrayer. Elle n'étoit plus qu'à dix pas de lui, qu'elle employoit encore la feinte. Les ruses de la guerre font des leçons de l'instinct. En affectant de son côté de ne pas l'observer, il ne perdoit aucun de ses mouvemens. Il la vit préparer celui qu'elle faisoit pour s'élaner sur lui. Il grimpa sur son arbre; & ce qu'il avoit prévu ne manqua pas d'arriver. Etouffée de l'avoir manqué, elle se retourne, elle le voit, & elle s'élève contre l'arbre pour le saisir. Il prend ce moment pour lui enfoncer le pieu dans la gorge. Le coup la renverse; elle chancelé; elle se couche sur la terre, & elle tombe en rugissant. Il la croit mourante: Il se flate de la vaincre seul. Il descend; & lorsqu'il se disposoit à la fraper, il la voit se relever avec la rapidité d'un trait. C'est alors que le combat devint terrible. Il falloit vaincre ou périr. Plus agile qu'elle, en tournant autour de ses arbres, il la rejoint, & lui perce le flanc. Accablée d'épuisement & du sang qu'elle perdoit par nombre de blessures, la bête tombe à ses pieds au moment où le bataillon arrive. Des cris de joie annoncent la victoire. Ils sont entendus de l'habitation. Tous les sauvages accourent & se

livrent à des transports excessifs. Soudain ces transports cessent. Un calme d'effroi succède. Le bruit court que le vainqueur expire. Dans le moment arrive le judicieux Vieillard que ses conseils rendoient l'oracle de la Nation. Il avoit prévu qu'il seroit utile. Il approche du malade, il en éloigne la multitude; il visite ses blessures; il en étanche le sang. Il exprime sur chaque plaie le jus de quelques herbes, & répond de la vie de THOOT, du libérateur de la Nation. Il veut qu'on le transporte sur un brancard de feuillages, qui fut aussi tôt construit. Le Vieillard décida que la gloire de porter THOOT appartenoit à ses compagnons. Trente sauvages armés des pieux de ces braves, précédoient le brancard. Il étoit suivi de trente autres, chargés de trainer le monstre. Les cent jeunes sauvages du matin bordoient les côtes de cette marche, qui fut terminée par le reste de la Nation. Tel fut le premier triomphe décerné à la victoire. En arrivant à l'habitation, la joie s'éteignit à la vue de deux alliés du héros. La crainte les avoit fait fuir; & quelques femmes indignées de leur lâcheté, les avoient garottés sous l'arbre des ancêtres de la Nation. Leur aspect excita un mouvement universel de mépris & d'indignation.

Quelle étoit donc la cause productrice de ces agitations ? J'ai dit que la vertu régnoit dans les cœurs sauvages , & je l'ai prouvé. Mais un seul a tout fait. Dirait-on que la patrie lui étoit plus chère qu'aux autres ? Rien ne le prouve. J'imputerois volontiers cette révolution à l'honneur. Oui ! à l'honneur, à ce sentiment actif qui fait courir aux dangers , comme on vole aux plaisirs. L'honneur qui n'avoit pas même de nom parmi ces sauvages les dirigeoit en ce moment. Il étinceloit dans leurs yeux : Il ressemble au feu électrique qui embrase tout ce qui l'approche.

Qu'est-ce que l'honneur, diront ceux qui ne le connoissent que par l'amour des distinctions ? Je n'ose encore le définir ; mais je dis que le courage est son essence : Non pas pourtant ce courage brutal que la raison ne dirige jamais. Tel fut celui de l'impie AJAX , qui bravoit la foudre & les Dieux , lors même qu'il ne pouvoit leur rien opposer. Le courage animé par les devoirs & par la vertu, doit être l'honneur même ; & c'est lui qui a créé les Aristocraties & les Gouvernemens Monarchiques : C'est lui enfin qui a institué la Noblesse.

Ce Peuple, toujours guidé par les conseils du sage Vieillard, décerna le com-

mandement de la Nation au jeune THOOT, & à ses descendans. Il décora ses soldats & leurs petits fils du glorieux titre de ses compagnons, *Comites*, duquel est venu celui de Comtes : Il en accorda un inférieur aux cent jeunes sauvages disposés à partager le péril ; & il condamna les deux lâches & leur postérité aux services les plus vils de la Nation. Voyez comme l'inégalité des conditions s'établit naturellement, par les impulsions de l'honneur ! Il falloit bien que ce judicieux Vieillard fut inspiré par l'honneur, dont le caractère est de vouloir constamment ce qu'il veut une fois. Il n'y a que l'honneur ou les réflexions amenées par l'expérience qui puissent faire naître l'idée de succession à la Souveraineté, & aux distinctions.

On prétend que cette révolution arriva long-tems avant qu'OSIRIS donna des loix à l'Égypte. Depuis ce tems, les fils de THOOT ont régné sur les Francs. PHARAMOND, CLOVIS, FERREOL, ROBERT le fort, & plusieurs autres héros descendent de THOOT, dont les compagnons furent les ayeux de ceux de CLOVIS. Si je ne prouve pas ces filiations, c'est que la tradition seule en a conservé le souvenir. Mais cette tradition étoit justifiée par un oracle Sybique que les Francs apportèrent avec eux dans les Gaules. En voici la traduction :

De

*De Thoot le fondateur de l'Empire des Francs ,  
Au plus grand de ses fils c uleront cinq mille ans.*

*De celui-ci les descen dans ,  
Règneront pendant cinq mi le ans ,  
Sur plusieurs Peuples nos enfans.*

Quoique les oracles ne méritent plus de confiance , je respecte celui-ci. Il n'annonce rien d'impossible. Il y a bien des siècles que les pyramides d'Égypte sont construites ; & elles ne sont pas prêtes à crouler. Est ce que le Gouvernement François établi , dirigé & conservé par l'honneur , ne doit pas avoir plus de solidité que ces monumens de l'art humain ? Tant que les François écouteront la voix de l'honneur , descendans de LOUIS XIV , le plus grand des fils de THOOT , règneroit sur les Peuples qui ont le bonheur de vivre sous leur Empire. L'oracle qui l'annonce est bien aussi certain que celui qui promet aux Francs la destruction de l'Empire du Prophète de l'Arabie.





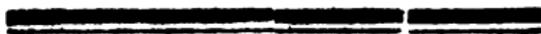
## DE LA PROPORTION

QU'IL

DOIT Y AVOIR ENTRE LE TRAVAIL ET

LE REPOS.

ALLEGORIE.



*Quod caret alterna requie, durable non est.*

OVIDE.

**T**OUS ceux qui sont versés dans les anciennes traditions, savent que dans ces premiers âges du monde, où l'innocence étoit pure & la simplicité parfaite, les hommes vivoient dans un bonheur continuel, que le plaisir, l'abondance & le repos leur procuroient à l'envi. Le repos étoit un Dieu propice qui n'exigeoit de ses adorateurs ni des autels, ni des sacrifices; il ne vouloit pour tout culte que les hommages qu'on lui rendoit à l'honneur des jumeaux & des mèches, & les danses qu'on fai-

Soit sur les bords des rivières où couloient le lait & le miel.

Ce fut sous ce paisible gouvernement que les premières générations du monde respirèrent la douce température d'un printemps éternel ; elles se nourrissoient de fruits qui se présentoient à leurs mains sans culture ; des berceaux par la nature leur fournissoient un azile pour le sommeil ; les oiseaux chantoient au dessus de leurs têtes tandis que les bêtes des bois jouoient autour d'eux. Mais les hommes perdirent par degrés leur première innocence ; quoique les biens communs surpassent les besoins des particuliers, chacun voulut cependant s'en approprier une partie. Ce fut alors que la violence & la fraude, le brigandage & la rapine entrèrent dans le monde ; l'orgueil & l'envie s'y introduisirent aussi & arborèrent l'étendart d'un nouveau genre de biens ; car les hommes qui auparavant se croyoient assez riches dès qu'ils ne manquoient de rien, ne réglèrent plus leurs desirs sur les besoins de la nature ; mais sur l'abondance des autres ; ils commencèrent à se croire pauvres dès qu'ils eurent des voisins plus riches qu'eux. Il n'y eut plus qu'un homme qui put être heureux, & ce fut celui qui posséda le plus ; encore

étoit-il toujours en crainte qu'on n'employât contre lui les mêmes artifices dont il s'étoit servi pour supplanter les autres.

Dans cette décadence du genre-humain, l'état de la terre fut changé; l'année fut partagée en saisons; une partie de la campagne devint stérile & l'autre fut couverte de glands, de fruits sauvages & d'herbe; cependant l'été & l'automne fournissoient du moins à l'homme une subsistance grossière; mais l'hiver étoit sans ressources; la famine, avec ce nombreux cortège de maladies que l'intempérie de l'air traîne à sa suite, moissonnoit alors le genre-humain, & il sembloit qu'il dût périr avant que d'être réformé.

Le travail descendit donc sur la terre pour s'opposer aux cruels ravages de la famine qui jonchoit la terre de cadavres. Le travail est le fils de la nécessité, le nourrisson de l'espérance & le disciple de l'art. Il a la force de sa mère, l'esprit de sa nourrice, & l'adresse de son précepteur. Son visage est marqué par les rides que les injures de l'air y ont tracées & brûlé par l'ardeur du soleil. Il porte d'une main ces instrumens d'agriculture avec lesquels il remue la terre, & de l'autre ceux d'architecture dont il se sert pour élever des murailles & des tours; ce fut ainsi qu'il se

présenta aux humains auxquels il s'adressa en ces termes, avec cette voix forte & male qui le caractérise: „ Mortels ! vous „ voyez devant vous la puissance à qui „ vous venez d'être soumis & de qui vous „ devez attendre tous vos plaisirs & toute „ vôtre sûreté ; vous avez assez long-tems „ languï sous l'empire du repos, ce Dieu „ impuissant & trompeur qui ne peut ni „ vous protéger, ni vous secourir, & qui „ vous abandonne aux premières attaques „ de la famine & des maladies, en laissant „ envahir ses ombrages & ses berceaux à „ chaque ennemi qui se présente.

„ Rendez vous donc aux invitations „ du travail. Je vous enseignerai l'art de „ remédier à la stérilité de la terre & à „ la rigueur du ciel ; je forcerai l'été à four- „ nir des provisions à l'hiver ; j'obligerai „ les eaux à vous donner du poisson, l'air „ à vous livrer ses habitans, & les forets „ à vous abandonner les bêtes qu'elles „ renferment. Je vous aiderai à percer „ les entrailles de la terre, à tirer des ca- „ vernes obscures des montagnes des mé- „ taux qui augmenteront vos forces ; par „ eux vous vous garantirez des attaques „ des bêtes féroces, vous abattrez les ché-

„ nes, vous diviserez les rochers & fe-  
 „ rez servir toute la nature à vos besoins  
 „ & à vos plaisirs „

Animés par ces puissans encouragemens, les habitans de ce globe regardèrent le travail comme leur unique ami, & se hâtèrent d'obéir à ses ordres; il les conduisit dans les champs & sur les montagnes, leur apprit à ouvrir les mines, à applanir les colines, à dessécher les marais & à diriger à leur gré le cours des rivières; la face de la nature fut tout d'un coup changée; la terre fut couverte de Villes & de Villages, la campagne partagée en guérets & en vergers; de tous côtés on ne vit plus que gerbes de blé, corbeilles de fruits, tables abondantes & greniers bien remplis.

Le travail & ses sectateurs ajoutèrent ainsi chaque jour de nouvelles acquisitions à leurs premières conquêtes, & chassèrent insensiblement la famine de tous les domaines; mais au milieu de leur joie & de leur triomphe ils furent assaillis par la lassitude qu'ils reconnurent bientôt à ses yeux abatus & à sa contenance languissante. Elle s'avançoit vers eux en tremblant & en gémissant, & à chaque soupir qu'elle pouvoit les cœurs de ceux qui la voyoient perdoient courage, leurs bras tomboient, & les inf-

trumens de leur travail échapoient de leurs mains.

Effrayés à la vue de ce spectre affreux, ils commencèrent à se repentir de leur condescendance pour le travail, & regrettoient ces heures charmantes qu'ils avoient passées sous l'empire du repos. Ils résolurent donc de retourner à lui & de lui consacrer le reste de leur vie. Le repos n'avoit pas quitté le monde. Ils le trouvèrent bientôt, & pour lui faire oublier leur première désertion, ils l'invitèrent à jouir avec eux des biens que le travail leur avoit procuré.

Le repos prit donc congé des bocages & des vallons qu'il avoit jusqu'alors habités, il entra dans les palais, prit place dans les alcoves, passa l'hiver sous le duvet, & l'été dans des grottes artificielles où l'on avoit ménagé des cascades pour l'amusement; il manquoit cependant toujours quelque chose à son bonheur, & malgré tous ses efforts il ne pouvoit rendre aux reclus rentrés sous son joug cette sérénité dont ils jouissoient avant que de se soumettre aux loix du travail; son règne n'étoit pas même exempt de contradiction, car il étoit obligé de le partager avec le luxe qu'il avoit toujours regardé comme un faux

ami qui ruinoit au fond son autorité qu'oit qu'il parut occupé à l'augmenter.

Ces deux paisibles associés vécurent quelque tems ensemble sans en venir à une rupture ouverte ; mais le luxe, oubliant enfin le soin de ceux qui lui étoient commis, laissa tomber ses adorateurs entre les mains du malaise : Le repos s'enfuit dès ce moment, & laissa sa place à ses deux ennemis, qui employèrent tout leur art à se fortifier dans leurs possessions & à s'affermir l'un l'autre.

Le repos n'avoit pas toujours les mêmes ennemis ; dans quelques endroits il échappoit aux attaques du malaise, mais il voyoit aussi quelquefois sa résidence occupée par un ennemi plus insinuant & plus subtil ; car il n'avoit pas plutôt disposé toutes choses pour se livrer aux charmes d'une douce tranquillité, que le dégoût avec un regard languissant & plein d'ennui se glissoit dans sa demeure, & venoit jusques parmi les fleurs & les parfums prendre le lit qui avoit été artistement préparé pour le repos. Il ne s'y étoit pas plutôt couché qu'un nuage sombre se répandoit de tous côtés, les bois perdoient leur verdure, la mélodie cessoit, l'haleine des vents se convertissoit en soupirs, les fleurs fermoient leurs feuilles, & n'exhaloient plus

leurs odeurs. On ne voyoit plus qu'une foule de gens qui erroient fans favoir où ils alloient , & qui cherchoient fans favoir ce qu'ils vouloient. Toutes les voix exprimoient des plaintes qui n'avoient point d'objets & au milieu d'un murmure général on n'entendoit parler d'aucun malheur.

Le repos perdit donc encore une fois son autorité; ses sectateurs recommencèrent à le traiter avec mépris. Quelques uns s'attachèrent fecrettement au luxe , qui leur promit d'éloigner pour toujours le dégoût par fes artifices; les autres , plus sages ou plus courageux que les premiers , revinrent au travail , qui les défendit bien contre les coups du dégoût; mais il les livra au bout de quelque tems à la lassitude qui à son tour les ramena sous les berceaux du repos.

C'est ainsi que le repos & le travail éprouvèrent que leur règne étoit court & incertain , & leur empire exposé aux invasions de tous leurs ennemis communs; chacun d'eux reconnut que ses sujets étoient infidèles & prêts à l'abandonner à la première occasion; le travail observa que toutes ses largesses étoient autant d'offrandes qui étoient portées sur l'autel du repos; & le repos à son tour s'aperçut que ses adorateurs avoient dans tous leurs besoins re-

cours au travail; ils eurent donc à la fin une entrevue, où ils convinrent de partager le monde entr'eux & de le gouverner alternativement, en donnant à l'un l'empire du jour & à l'autre celui de la nuit; il se promirent aussi de se garantir réciproquement leurs frontières, en sorte que dès qu'il y auroit quelque hostilité, le travail marcheroit contre le dégoût, & le repos chasseroit la lassitude; c'est ainsi que se termina une ancienne querelle; mais pour cimenter encore mieux la paix qu'ils venoient de conclure, ils firent entrer dans le traité une nouvelle alliée, la santé, Déesse bienfaisante, qui ferra les nœuds de leur union & qui contribua à leur faire observer régulièrement l'alternative de leur empire, en dispensant ses faveurs à ceux qui partageoient dans une juste proportion leur vie entre le travail & le repos.





## P E N S E ' E S

**L**E poltron est presque toujours impérieux & tyran dans son domestique. Un gueux a un chien pour avoir un être sur qui dominer.

Nous reconnoissons , nous convenons aisément que nous nous trompons , quand la dispute n'a roulé que sur des choses qui ne concernoient pas nôtre profession ; mais sur celles que nous sommes censés avoir étudiées & ne devoir pas ignorer , nous dépouillons-nous aisément de nôtre orgueil ?

On ne sauroit inspirer aux jeunes gens trop d'estime pour leur nation , s'il est vrai , que plus on chérit & l'on estime sa famille , plus on est éloigné de toute lâcheté.

L'honnête homme s'intéresse d'autant plus à ses concitoyens , qu'il les regarde comme des témoins de la façon dont il a toujours vécu : Le mal honnête-homme ,

& l'homme de néant qui a fait fortune ; souhaitent une mortalité , une peste.

On cultive , on exerce la mémoire des jeunes gens afin de la fortifier ; il me semble qu'il est encore plus intéressant d'exercer , d'habituer leur ame à la pitié par des scènes pathétiques & touchantes : L'homme le plus vertueux est celui dont l'ame est la plus inquiète à la vue de son semblable dans la misère.

Je m'arrête & me diverts à regarder deux animaux qui jouent ensemble ; je conçois de l'antipathie pour l'homme qui les agace l'un contre l'autre & qui se plaît à les voir se déchirer.

Que votre fils & votre fille lisent & relisent tous les jours CORNEILLE ; interrogez-les , & les instruisez sur les détails & l'intérêt de chaque scène : Je doute que vous puissiez leur donner une meilleure éducation.

Je pense qu'il est très utile qu'un Roi voie souvent la comédie ; elle est l'image de la vie commune , & par-conséquent des vices , des vexations , de la misère & des maux qui se glissent dans les différentes

classes de l'état. Ses peintures, me dira-t-on, ne sont que générales; elle ne nomme pas, j'en conviens; mais du moins un Roi fait que telle corruption, tels abus de son autorité, telles petites tyrannies existent; il le fait, & c'est beaucoup.

Toutes les tragédies finissent ordinairement par une sédition, une mort, un massacre; toutes les comédies par un mariage: Est-ce pour nous enseigner que les grands sont nés pour détruire, & les autres hommes pour peupler?

Proscrire les arts agréables, & ne vouloir que ceux qui sont absolument utiles; c'est blâmer la nature qui produit des fleurs, les roses, les jasmins, comme elle produit des fruits.

Un style tendu, recherché, semé de brillants & d'antithèses, n'éblouit que les fots. Tachez d'être simple, naturel, précis; ayez une manière à vous, sur-tout soyez clair: Tout auteur qu'on est obligé de lire deux fois, pour l'entendre, écrit mal.

Petits aigles, qui planez si dédaigneusement au dessus de vos chétifs compatriotes

tes, nouveaux phénomènes dans la littérature, je prends la liberté de vous confédérer dans votre apogée, & je crois m'apercevoir que les rayons de votre gloire ne sont composés que de paradoxes, d'idées singulières, de traits contre les femmes, contre votre nation, & d'un vernis d'irréligion.

Rien n'est si aisé, & par conséquent rien ne prouve moins qu'on a de l'esprit, que de soutenir des paradoxes & des idées singulières.

C'est pour être utile que Dieu vous a donné des talens; c'est pour vous mettre en occasion d'être bienfaisant, qu'il vous a donné des richesses: Il me semble que cette vieille morale de l'Évangile vaut bien celle de la nouvelle philosophie.

Un charlatan, pour attirer le peuple, prend un bonnet singulier. Tel auteur ne déprime sa nation, que parce qu'il fait qu'un certain ton de singularité & de hardiesse ne manque guère de frapper les jeunes fots: Comment donc, disent ils eux mêmes, oh certainement cet auteur a bien de l'esprit; voyez comme il nous méprise.

Je suis sans armes & sans défense : Un homme cuirassé depuis la tête jusqu'aux pieds , & le pistolet à la main m'insulte : Que pensez-vous de cet homme ? Ce que vous devez penser d'un Ministre d'état qui me répond d'un air brusque , ou d'un ton léger & moqueur.

On disoit au Duc DE LONGUEVILLE , que les gentils-hommes voisins de les terres y chassoient continuellement , & qu'il ne devoit pas le souffrir : *J'aime mieux ,* répondit-il , *avoir des amis que des lieues.*

La fable D'ACTEON , dévoré par ses chiens , ne seroit-elle point l'emblème de tant de grands & petits Seigneurs ruinés par leurs équipages de chasse ?

Adorer l'Etre suprême , se marier & peupler la terre suivant son commandement , secourir ses voisins , planter un arbre fruitier , défricher une terre inculte , ne tuer que les insectes nuisibles & les animaux carnassiers féroces ou vénimeux , tels étoient les premiers principes de la sage & belle morale des Mages.

Le plaisir nous fait oublier que nous existons ; l'ennui nous le fait sentir.

On ne rend guères justice aux grands hommes qu'après leur mort; c'est-à-dire, que nous voulons bien qu'ils aient été, mais que nous ne leur pardonnons pas d'être.

Il est un moyen de rendre les hommes meilleurs; c'est de leur inspirer dès l'enfance toute l'horreur possible pour l'ingratitude, & de leur faire sans cesse le plus grand éloge des cœurs reconnoissans. Nous naissons tous avec de la bienfaisance dans l'ame; d'ailleurs nôtre amour propre est flatté qu'on ait recours à nous, & l'on ne se refuse au plaisir d'obliger, que par l'expérience du monde & l'idée qu'on ne fera peut être que des ingrats. Or on seroit presque sûr de n'en pas trouver, si l'éducation nous avoit accoutumé à regarder l'ingratitude comme une infamie, aussi déshonorante & pareille à celle d'un homme qui fuit dans une bataille, ou qui se laisse maltraiter, ayant une épée à son côté. La reconnoissance est la source de bien des vertus; elle contribue à nous former un cœur humain & sensible; elle nous inspire l'amour pour la patrie, & nous fait considérer les liens les plus doux

dans

dans notre attachement pour nos parens, nos égaux, nos supérieurs, nos inférieurs. Au lieu d'entretenir un jeune Prince d'idées de grandeur & de puissance, parlez-lui des vœux que des millions d'hommes sur qui il doit régner un jour, font sans cesse pour lui depuis qu'il est né; faites-lui sentir la barbarie qu'il y auroit à n'être pas touché de leur affection; il s'accoutumera à chérir ses sujets; un Roi qui aime son peuple, en est adoré, & devient un Monarque bien redoutable à ses ennemis.

L'amour du peuple & la haine des courtisans sont l'éloge d'un Ministre.

L'Empereur ADRIEN voyant un de ses esclaves de confiance se promener gravement entre deux Sénateurs, envoya lui donner un soufflet & lui dire, *respectez ceux dont vous pouvez être l'esclave & le valet.* Que de nouveaux enrichis qui méritent tous les jours des soufflets.

Une ame noble devient intraitable dans l'adversité, au lieu que la bonne fortune la rend douce & généreuse.

Il faut tâcher d'écrire avec tant de clarté & de netteté ; que le lecteur le plus borné croie qu'on ne fait que lui rappeler ce qu'il avoit déjà pensé.





## DE LA PEINE DE MORT.

**C**ETTE profusion de supplices qui n'a jamais rendu les hommes meilleurs, m'a poussé examiner si la peine de mort est véritablement utile & juste dans un Gouvernement bien organisé. Quel peut être ce droit que les hommes se donnent, d'égorger leur semblable? Ce n'est certainement pas celui sur lequel sont fondées la Souveraineté & les loix. Les loix ne sont que la somme des portions de liberté de chaque particulier, les plus petites que chacun ait pû céder. Elles représentent la volonté générale qui est l'assemblage de toutes les volontés particulières. Or qui jamais a voulu donner aux autres hommes le droit de lui ôter la vie? Comment dans les plus petits sacrifices de la liberté de chacun, peut se trouver compris celui de la vie, le plus grand de tous les biens? Et si cela étoit, comment concilier ce principe avec cette autre maxime, que l'homme n'a pas le droit de se tuer lui même,

puisqu'il a dû l'avoir, s'il a pû le donner à d'autres ou à la société?

La peine de mort n'est donc autorisée par aucun droit. Elle ne peut être qu'une guerre de la Nation contre un Citoyen dont on regarde la destruction comme utile & nécessaire à la conservation de la société. Si donc je démontre que, dans l'état ordinaire de la société, la mort d'un Citoyen n'est ni utile, ni nécessaire, j'aurai gagné la cause de l'humanité.

Je dis dans l'état ordinaire; car la mort d'un Citoyen peut être nécessaire en un cas; & c'est lorsque privé de sa liberté, il a encore des relations & une puissance qui peuvent troubler la tranquillité de la Nation; quand son existence peut produire une révolution dans la forme du gouvernement établi. Ce cas ne peut avoir lieu que lorsqu'une Nation perd ou recouvre sa liberté, ou dans les tems d'anarchie lorsque les désordres mêmes tiennent lieu de loix. Mais pendant le règne tranquile de la législation, & sous une forme de gouvernement approuvée par les vœux réunis de la Nation; dans un état défendu contre les ennemis du dehors, & soutenu au dedans par la force, & par l'opinion plus efficace que la force même; où l'autorité est toute entière entre les mains du Sou-

verain; où les richesses ne peuvent acheter que des plaisirs & non du pouvoir; il ne peut y avoir aucune nécessité d'ôter la vie à un Citoyen.

Quand l'expérience de tous les siècles ne prouveroit pas que la peine de mort n'a jamais empêché les hommes déterminés de nuire à la société; quand l'exemple des Romains, quand vingt années de règne de l'Impératrice de Russie, ELIZABETH, donnant aux pères des Peuples un exemple plus beau que celui des plus brillantes conquêtes; quand tout cela, dis-je, ne persuaderoit pas les hommes à qui le langage de la raison est toujours suspect, & qui se laissent plutôt entraîner à l'autorité; il suffiroit de consulter la nature de l'homme pour sentir cette vérité.

Ce n'est pas l'intensité de la peine qui fait le plus grand effet sur l'esprit humain, mais sa durée; parce que notre sensibilité est plus facilement & plus durablement affectée par des impressions faibles, mais répétées, que par un mouvement violent, mais passager. L'empire de l'habitude est universel sur tout être sensible; & comme c'est elle qui enseigne à l'homme à parler, à marcher, à satisfaire ses divers besoins, ainsi les idées mora-

les se gravent dans l'esprit humain par des impressions répétées. La mort d'un scélérat sera par cette raison un frein moins puissant du crime, que le long & durable exemple d'un homme privé de la liberté, & devenu un animal de service, pour réparer par les travaux de toute sa vie, le dommage qu'il a fait à la société.

Ce retour fréquent du spectateur sur lui-même ; *si je commettois un crime, je serois réduit toute ma vie à cette malheureuse condition*, fait une bien plus forte impression que l'idée de la mort que les hommes voient toujours dans un lointain obscur.

La terreur que cause l'idée de la mort, a beau être forte, elle ne résiste pas à l'oubli si naturel à l'homme, même dans les choses les plus essentielles, sur-tout lorsque cet oubli est appuyé par les passions. Règle générale. Les impressions violentes surprennent & frappent, mais leur effet ne dure pas. Elles sont capables de produire ces révolutions qui font tout-à-coup d'un homme vulgaire un Lacédémonien, ou un Romain ; mais dans un Gouvernement tranquille & libre elles doivent être plus fréquentes que fortes.

La peine de mort infligée à un criminel n'est pour la plus grande partie des hommes qu'un spectacle, ou un objet de

compassion ou d'indignation. Ces deux sentimens occupent l'ame des spectateurs bien plus que la terreur salutaire que la Loi prétend inspirer. Mais pour celui qui est témoin d'une peine continuelle & modérée, le sentiment de la crainte est le dominant, parce qu'il est le seul. Dans le premier cas, il arrive au spectateur du supplice la même chose qu'au spectateur d'un drame, & comme l'avaré retourne à son coffre, l'homme violent & injuste retourne à ses injustices.

Afin qu'une peine soit juste, elle ne doit avoir que le degré d'intensité qui suffit pour éloigner les hommes du crime. Or je dis qu'il n'y a point d'homme, qui avec un peu de réflexion puisse balancer entre le crime, quelque avantage qu'il s'en promette, & la perte entière & perpétuelle de la liberté. Donc l'intensité de la peine d'un esclavage perpétuel a tout ce qu'il faut pour détourner du crime l'esprit le plus déterminé, aussi bien que la peine de mort. J'ajoute qu'elle produira cet effet encore plus sûrement. Beaucoup d'hommes envisagent la mort d'un œil ferme & tranquille, les uns par fanatisme, d'autres par cette vanité qui nous accompagne au delà même du tombeau; d'autres par un

dernier désespoir qui les pousse à sortir de la misère, ou à cesser de vivre. Mais le fanatisme & la vanité abandonnent le criminel dans les chaînes, sous les coups, dans une cage de fer; & le désespoir ne termine pas les maux, mais les commence. Notre ame résiste plus à la violence & aux dernières douleurs qui ne sont que passagères, qu'au tems & à la continuité de l'ennui; parce que dans le premier cas, elle peut, en se rassemblant, pour ainsi dire, toute en elle même, repousser la douleur qui l'assaillit; & dans le second, tout son ressort ne suffit pas pour résister à des maux dont l'action est longue & continuée.

Dans une Nation où la peine de mort est employée, tout exemple de punition suppose un nouveau crime commis. Au lieu que l'esclavage perpétuel d'un seul homme donne des exemples fréquens & durables. S'il est important que les hommes aient souvent sous les yeux les effets du pouvoir des Loix, il est nécessaire qu'il y ait souvent des criminels punis du dernier supplice. Ainsi la peine de mort suppose des crimes fréquens, c'est à dire que, pour être utile, il faut qu'elle ne fasse pas toute l'impression qu'elle devrait faire.

On me dira qu'un esclavage perpétuel

est une peine aussi douloureuse que la mort, & par conséquent aussi cruelle. Je réponds qu'en rassemblant en un point tout les momens malheureux de la vie d'un esclave, sa peine seroit peut être plus terrible que le suplice le plus grand; mais ces momens sont répandus sur toute la vie, au lieu que la peine de mort exerce toute sa force dans un court espace de tems. C'est un avantage de la peine de l'esclavage pour la société, qu'elle effraie plus celui qui en est le témoin, que celui qui la souffre; parce que le premier considère la somme de tous les momens malheureux, & le second est distrait de l'idée de son malheur présent. Tous les maux s'agrandissent dans l'imagination, & celui qui souffre, trouve des ressources & des consolations que les spectateurs de ses maux ne connoissent point, & ne peuvent croire, parce que ceux-ci jugent d'après leur propre sensibilité, de ce qui se passe dans un cœur devenu insensible par l'habitude du malheur.

Je sais que c'est un art difficile & que l'éducation seule peut donner, que de développer les sentimens de son propre cœur. Mais, quoique les scélérats ne puissent rendre compte de leurs principes, ces principes ne les conduisent pas moins. Or voici à peu près le raisonnement que fait

un voleur ou un assassin qui n'est détourné  
 du crime que par la crainte de la potence  
 ou de la roue. „ Quelles sont donc ces  
 „ Loix qu'on veut que je respecte, & qui  
 „ mettent une si grande différence entre  
 „ moi & un homme riche? Il me refuse  
 „ un léger secours que je lui demande,  
 „ & il me renvoie à un travail qu'il n'a  
 „ jamais connu. Qui les a faites ces Loix?  
 „ Les riches & les grands, qui n'ont ja-  
 „ mais daigné entrer dans la chaumière  
 „ du pauvre, & qui ne lui ont jamais  
 „ vu partager un morceau de pain moisi  
 „ à ses enfans affamés & à leur mère éplorée.  
 „ Rompons ces conventions funestes  
 „ au plus grand nombre des hommes, &  
 „ utiles à quelques tyrans. Attaquons l'in-  
 „ justice dans la source. Je retournerai à  
 „ mon état d'indépendance naturelle, je  
 „ vivrai libre & heureux des fruits de  
 „ mon industrie & de mon courage. Il  
 „ arrivera peut-être un tems de douleur  
 „ & de repentir: Mais ce tems sera court,  
 „ & pour un jour de peine j'aurai plu-  
 „ sieurs années de plaisir & de liberté.  
 „ Roi d'un petit nombre d'hommes déter-  
 „ minés contre moi, je corrigerai les mé-  
 „ prises de la fortune, & je verrai ces  
 „ tyrans pâlir à la vue de celui que leur  
 „ faste insultant mettoit au dessous de leurs  
 „ chevaux & de leurs chiens. „

Alors la religion se présentant à l'esprit du scélerat qui abuse de tout, & lui mettant devant les yeux un repentir facile & une espérance presque assurée d'une félicité éternelle, achèvera de diminuer pour lui l'horreur de la dernière tragédie.

Mais celui qui voit un grand nombre d'années, ou même tout le cours de sa vie à passer dans la servitude & dans la douleur, esclave de ces mêmes Loix dont il étoit protégé, & cela sous les yeux de ses concitoyens, avec lesquels il vit actuellement libre & en société, fait une comparaison utile de tous ces maux, de l'incertitude de succès du crime, & de la brièveté du tems pendant lequel il en goûteroit les fruits, avec les avantages qu'il peut s'en promettre. L'exemple continuellement présent des malheureux qu'il voit victimes de leur imprudence, le frappe plus que celui du supplice qui l'endurcit, au lieu de le corriger.

La peine de mort est encore un mal pour la société, par l'exemple d'atrocité qu'elle donne. Si les passions, ou la nécessité de la guerre ont enseigné aux hommes à répandre le sang humain, au moins les Loix dont le but est d'inspirer la douceur & l'humanité, ne doivent pas multiplier les exemples de cette barbarie, exemples

d'autant plus horribles, que la mort légale est donnée avec plus d'appareil & de formalité.

Il me paroît absurde que les Loix qui ne font que l'expression de la volonté publique, laquelle déteste & punit l'homicide, en commettent un elles-mêmes, & que, pour détourner les citoyens du meurtre, elles ordonnent un meurtre public. Quelles sont les Loix vraies & utiles? Celles que tous proposeroient & voudroient observer dans ces momens auxquels se tait l'intérêt dont la voix est toujours écoutée, ou lorsque cet intérêt particulier se combine avec l'intérêt général: Or quels sont les sentimens naturels des hommes sur la peine de mort? Nous pouvons les découvrir dans l'indignation & le mépris avec lesquels on regarde le bourreau, qui n'est pourtant qu'un exécuteur innocent de la volonté publique, un bon Citoyen qui contribue au bien général, un défenseur nécessaire de la sûreté de l'état au dedans, comme de valereux soldats contre les ennemis du dehors. Quelle est donc l'origine de cette contradiction, & pourquoi ce sentiment d'horreur est-il ineffaçable dans l'homme malgré tous les efforts de la raison? C'est que dans une partie reculée de notre âme, ou les formes originelles

de la nature se sont mieux conservées , nous retrouvons un sentiment qui nous a toujours dicté, que notre vie n'est au pouvoir légitime de personne, que de la nécessité qui régit l'univers.

Que doivent penser les hommes en voyant des sages Magistrats & des Ministres de la justice faire trainer un coupable à la mort en cérémonie, avec indifférence & tranquillité; & tandis que, dans l'attente du coup fatal, le malheureux est en proie aux convulsions & aux dernières angoisses, le Juge qui vient de le condamner, quitter son tribunal pour goûter les plaisirs & les douceurs de la vie, & peut-être s'applaudir en secret de son autorité?

Ah! diront-ils, ces Loix, ces formes cruelles & réfléchies ne sont que le manteau de la tyrannie; elles ne sont qu'un langage de convention, un glaive propre à nous immoler avec plus de sécurité, comme des victimes dévouées en sacrifice à l'idole insatiable du dépotisme. L'assassinat qu'on nous représente comme un crime horrible, nous le voyons pratiqué froidement & sans remords. Autorisons nous de cet exemple, la mort violente nous paroît une scène terrible dans les descriptions qu'on nous en faisoit; mais nous voyons que c'est une affaire d'un moment,

Ce sera moins encore dans celui qui ; en allant au devant d'elle , s'épargnera presque tout ce qu'elle a de douloureux.

Tels sont les funestes paralogismes que font , au moins confusément les hommes disposés au crime , sur lesquels l'abus de la religion même.

Si l'on m'oppose que presque tous les siècles & toutes les nations ont décerné la peine de mort contre certains crimes , je réponds que cet exemple n'a aucune force contre la vérité à laquelle on ne peut opposer de prescription. L'histoire des hommes est une mer immense d'erreurs , où l'on voit surnager ça & là , & à de grandes distances entre elles , un petit nombre de vérités mal connues.

Presque toutes les nations ont eü des sacrifices humains. Je puis me prévaloir avec bien plus de raison de l'exemple de quelques sociétés qui se sont abstenues d'employer la peine de mort , quoique pendant un court espace de tems ; car c'est la nature & le sort des grandes vérités , que leur durée n'est qu'un éclair en comparaison de la longue & ténébreuse nuit qui enveloppe le genre-humain. Ces tems fortunés ne sont pas arrivés encore , où la vérité sera comme l'a été jusqu'à présent l'erreur , le partage du plus grand nombre.

Je sens que la voix d'un Philosophe est trop foible pour s'élever au-dessus du tumulte & des cris de tant d'hommes affervis aux préjugés d'une coutume aveugle. Mais le petit nombre de sages répandus sur la terre m'entendront & me répondront du fond de leur cœur. Et si cette vérité, que tant d'obstacles éloignent des Princes, malgré eux, peut parvenir jusqu'à leur trône, qu'ils sachent qu'elle y arrive avec les vœux secrets de tous les hommes. Que le Souverain qui l'accueillera sache que sa gloire effacera celle des conquérans, & que l'équitable postérité placera ses pacifiques trophées au-dessus de ceux de TITUS, des ANTONINS & des TRAJANS.

Heureuse l'humanité, si elle recevoit pour la première fois des Loix aujourd'hui que nous voyons placés sur les trônes de l'Europe des Monarques bienfaisans, amis des vertus paisibles, des sciences & des arts, pères de leurs peuples, & citoyens couronnés, Princes qui, en augmentant leur autorité, travaillent au bonheur de leurs sujets, parce qu'ils détruisent ce despotisme intermédiaire, d'autant plus cruel qu'il est moins assuré; qui intercepte les vœux sincères des peuples, & leur voix toujours écoutée, lorsqu'elle arrive jusqu'au trône. Le code criminel de la plus grande

partie des nations avec tous les défauts dont il est rempli en sa faveur, son ancienneté, l'autorité d'un nombre infini de commentateurs, tout l'appareil des formes, & surtout l'approbation des demi savans, gens insinuans & souples, dont la raison semble se défier moins. Si des Princes sages & humains laissent subsister des Loix si défectueuses, c'est sans doute qu'ils sont arrêtés par des obstacles sans nombre qu'on éprouve à renverser des erreurs respectées pendant tant de siècles, & c'est un motif pour tout citoyen éclairé de désirer avec ardeur l'accroissement de leur pouvoir.





F I N

D E L' E X T R A I T

D U D I C T I O N N A I R E D E M U S I Q U E .

---

 Par J. J. ROUSSEAU.

**O**RCHESTRE. En Italie on a non seulement beaucoup d'égard à la disposition des instrumens dans l'intérieur de l'orchestre, mais on donne les plus grands soins à la fabrique de l'enceinte qui le contient. „ On „ lui donne les proportions convenables „ pour que les symphonistes y soient le „ plus rassemblés & le mieux distribués „ qu'il est possible. On a soin d'en faire „ la caisse d'un bois léger & résonnant comme le sapin, de l'établir sur un vuide „ avec des arcs-bouttans, d'en écarter les „ spectateurs par un rateau placé dans le „ parterre à un pied ou deux de distance. „ De sorte que le corps même de l'orchestre portant pour ainsi dire, en l'air, & „ ne touchant presque à rien, vibre &

N

» résonne fans obstacle, & forme comme  
 » un grand instrument qui répond à tous  
 » les autres & en augmente l'effet. »

M. ROUSSEAU a fait graver à la suite  
 de son Dictionnaire le plan de l'orchestre  
 de Dresde, dirigé par l'illustre HASSE.

» On a remarqué que de tous les Or-  
 » chestres de l'Europe, celui de l'opéra de  
 » Paris, quoi qu'un des plus nombreux,  
 » étoit celui qui faisoit le moins d'effet.  
 » Les raisons en sont faciles à compren-  
 » dre. Premièrement la mauvaise construc-  
 » tion de l'orchestre, enfoncé dans la ter-  
 » re & clos d'une enceinte de bois lourd,  
 » massif, & chargé de fer, étouffe toute  
 » résonnance: 2°. Le mauvais choix des  
 » symphonistes, dont le plus grand nom-  
 » bre reçu par faveur fait à peine la mu-  
 » sique, & n'a nulle intelligence de l'en-  
 » semble: 3°. Leur assomante habitude de  
 » raler, s'accorder, préluder continuelle-  
 » ment à grand bruit, sans jamais pou-  
 » voir être d'accord: 4°. Le génie Fran-  
 » çois, qui est en général de négliger &  
 » dédaigner tout ce qui devient devoir  
 » journalier: 5°. Les mauvais instrumens  
 » des symphonistes, les uns restant sur le  
 » lieu sont toujours des instrumens de re-  
 » but, destinés à mugir durant les repré-  
 » sentations, & pourrir dans les interval-

„ les : 6°. Le mauvais emplacement du  
 „ maître qui, sur le devant du théâtre &  
 „ tout occupé des acteurs, ne peut veiller  
 „ suffisamment sur son orchestre & l'a der-  
 „ rière lui, au lieu de l'avoir sous ses  
 „ yeux : 7°. Le bruit insupportable de son  
 „ bâton qui couvre & amortit tout l'effet  
 „ de la symphonie : 8°. La mauvaise har-  
 „ monie de leurs compositions, qui n'étant  
 „ jamais puré & choisie, ne fait en-  
 „ tendre, au choses d'effet, qu'un rem-  
 „ plissage sourd & confus : 9°. Pas assez  
 „ de contrebasses & trop de violoncelles,  
 „ dont les sons, trainés à leur manière,  
 „ étouffent la mélodie & affomment le  
 „ spectateur : 10°. Enfin le défaut de me-  
 „ sure, & le caractère indéterminé de la  
 „ musique françoise, où c'est toujours  
 „ l'acteur qui règle l'orchestre, au lieu que  
 „ l'orchestre doit régler l'acteur, & où les  
 „ dessus mènent la basse, au lieu que la  
 „ basse doit mener le dessus.

„ OUVERTURE. Il a été un tems où les  
 „ ouvertures françoises servoient de mo-  
 „ dèle dans toute l'Europe. Il n'y a pas  
 „ soixante ans qu'on faisoit venir en Italie  
 „ des ouvertures de France pour mettre  
 „ à la tête des opéras. J'ai vû même plu-  
 „ sieurs anciens opéras Italiens notés avec

» une ouverture de LULLI à la tête. C'est  
 » dequoi les Italiens ne conviennent pas  
 » aujourd'hui que tout a si fort changé ;  
 » mais le fait ne laisse pas d'être très certain.

» La musique instrumentale ayant fait  
 » un progrès étonnant depuis une quaran-  
 » taine d'années, les vieilles ouvertures  
 » faites pour des symphonistes qui savoient  
 » peu tirer parti de leurs instrumens, ont  
 » bientôt été laissées aux François, & l'on  
 » s'est d'abord contenté d'en garder à peu  
 » près la disposition. Les Italiens n'ont  
 » pas même tardé de s'affranchir de cette  
 » gêne, & ils distribuent aujourd'hui leurs  
 » ouvertures d'une autre manière. Ils dé-  
 » butent par un morceau saillant & vif, à  
 » deux ou à quatre tems, puis ils don-  
 » nent un Andante à demi jeu, dans le-  
 » quel ils tâchent de déployer toutes les  
 » graces du beau chant & ils finissent par  
 » un brillant Allégo, ordinairement à trois  
 » tems.

» PLAIN CHANT. C'est le nom qu'on  
 » donne dans l'Eglise Romaine au chant  
 » Ecclésiastique. Ce chant, tel qu'il sub-  
 » siste encore aujourd'hui, est un reste  
 » bien défiguré, mais bien précieux, de  
 » l'ancienne musique grecque, laquelle,  
 » aores avoir passé par les mains des bar-  
 » bares, n'a pu perdre encore toutes les

» premières beautés. Il lui en reste assez  
 » pour être de beaucoup préférable, mêm-  
 » me dans l'état où il est actuellement, &  
 » pour l'usage auquel il est destiné, à ces  
 » musiques efféminées & théâtrales, ou  
 » maussades & plattes, qu'on y substitue  
 » en quelques Eglises, sans gravité, sans  
 » convenance, & sans respect pour le lieu  
 » qu'on ose ainsi profaner.

» Loin qu'on doive », dit M. ROUSSEAU  
 » porter nôtre musique dans le plain-  
 » chant, je suis persuadé qu'on gagneroit  
 » à transporter le plain chant dans nôtre  
 » musique; mais il faudroit avoir pour  
 » cela beaucoup de goût, encore plus de  
 » savoir, & sur-tout être exempt de  
 » préjugés. »

Il termine cet article par le fragment  
 d'un historien contemporain de CHARLE-  
 MAGNE qui raconté une dispute très plai-  
 sante des chantres françois avec les chan-  
 tres Romains. Ceux-ci traitoient les Fran-  
 çois d'ignorans, de rustres, de fots, &  
 de grosses bêtes. CHARLEMAGNE jugea que  
 les Romains avoient raison, parce que le  
 chant grégorien, tirant son origine de chez  
 eux, il valoit mieux puiser l'eau d'une  
 fontaine à sa source que des rigoles. Il fit  
 venir deux chantres de Rome pour ensei-

gner les François: „ Mais, dit cet histo-  
rien, „ quant aux sons tremblans, flattés,  
„ battus, coupés dans le chant, les Fran-  
„ çois ne purent jamais bien les rendre,  
„ faisant plutôt des chevrottemens que des  
„ roulemens, à cause de la rudesse natu-  
„ relle & barbare de leur gosier.

„ PRIMA INTENZIONE. . . Un air, un  
„ morceau *di prima intenzione*, est celui  
„ qui s'est formé tout d'un coup tout en-  
„ tier & avec toutes ses parties dans l'es-  
„ prit du compositeur, comme PALLAS sor-  
„ tit toute armée du cerveau de JUPYTER. .  
„ Les morceaux *di prima intenzione* sont:  
„ de ces rares coups de génie, dont tou-  
„ tes les idées sont si étroitement liées  
„ qu'elles n'en font, pour ainsi dire qu'u-  
„ ne seule, & n'ont pu se présenter à l'es-  
„ prit l'une sans l'autre. . . Ce sont les  
„ seuls qui puissent causer ces extases, ces  
„ ravisseniens, ces élans de l'ame qui trans-  
„ portent les Auditeurs hors d'eux mêmes.  
„ On les sent, on les devine à l'instant,  
„ les connoisseurs ne s'y trompent jamais.  
„ A la suite d'un de ces morceaux subli-  
„ mes, faites passer un de ces airs décou-  
„ fus, dont toutes les phrases ont été com-  
„ posées l'une après l'autre, ou ne font  
„ qu'une même phrase promenée en diffé-  
„ rens tons, & dont l'accompagnement

„ n'est qu'un remplissage fait après coup ;  
 „ avec quelque goût que ce dernier mor-  
 „ ceau soit composé, si le souvenir de l'autre  
 „ vous laisse quelque attention à lui don-  
 „ ner ce ne sera que pour en être glacés,  
 „ transis, impatientés. Après un air *di*  
 „ *prima intenzione*, toute autre musique  
 „ est sans effet. „

RECITATIF. Selon M. ROUSSEAU, le  
 meilleur est celui où l'on chante le moins. Il  
 transcrit dans cet article un passage ou M.  
 TARTINI rapporte avoir entendu en 1714,  
 à l'opéra d'Ancone, un morceau de réci-  
 tatif d'une seule ligne, & sans autre ac-  
 compagnement que la basse, faire un effet  
 prodigieux non seulement sur les Professeurs  
 de l'art, mais sur tous les spectateurs.

„ C'étoit, dit il, au commencement du  
 „ troisième acte. A chaque représenta-  
 „ tion un silence profond dans tout le spec-  
 „ tacle annonçoit les aproches de ce terri-  
 „ ble morceau. On voyoit les visages  
 „ pâlir ; on se sentoit frissonner, & l'on  
 „ se regardoit l'un l'autre avec une sorte  
 „ d'effroi : Car ce n'étoient ni des pleurs,  
 „ ni des plaintes ; c'étoit un certain sen-  
 „ timent de rigueur apre & dédaigneuse  
 „ qui troubloit l'ame, ferroit le cœur &  
 „ glaçoit le sang.

„ **RÉCITATIF OBLIGE.** C'est celui qui,  
 „ entremêlé de ritournelles & de traits de  
 „ symphonie, oblige, pour ainsi dire, le  
 „ récitant & l'orchestre l'un envers l'au-  
 „ tre, en sorte qu'ils doivent être attentifs  
 „ & s'attendre mutuellement. Ces passages  
 „ de récitatif alternatifs & de mélodie revê-  
 „ tue de tout l'éclat de l'orchestre, font ce  
 „ qu'il y a de plus touchant, de plus ra-  
 „ vissant, de plus énergique, dans toute  
 „ la musique moderne. L'acteur agité,  
 „ transporté d'une passion qui ne lui per-  
 „ met pas de tout dire, s'arrête, fait des  
 „ réticences, durant lesquelles l'orchestre  
 „ parle pour lui; & ces silences, ainsi  
 „ remplis, affectent infiniment plus l'au-  
 „ diteur que si l'acteur disoit lui-même  
 „ tout ce que la musique fait entendre.  
 „ Jusqu'ici la musique françoise n'a sçu  
 „ faire aucun usage du récitatif obligé. L'on  
 „ a tâché d'en donner quelque idée dans  
 „ une scène du *Dévin du Village*, & il  
 „ paroît que le public a trouvé qu'une  
 „ situation vive, ainsi traitée, en deve-  
 „ noit plus intéressante.

„ **ROMANCE.** Air sur lequel on chante  
 „ un petit poème du même nom, divisé  
 „ par couplets, duquel le sujet est pour  
 „ l'ordinaire quelque histoire amoureuse  
 „ & souvent tragique. Comme la romance

„ doit être écrite d'un stile simple, tou-  
 „ chant, & d'un goût un peu antique,  
 „ l'air doit répondre au caractère des pa-  
 „ roles; point d'ornemens, rien de ma-  
 „ niéré, une mélodie douce, naturelle,  
 „ champêtre, & qui produise son effet  
 „ par elle-même, indépendamment de la  
 „ manière de la chanter. Il n'est pas né-  
 „ cessaire que le chant soit piquant: Il  
 „ suffit qu'il soit naïf, qu'il n'offusque  
 „ point la parole, qu'il la fasse bien en-  
 „ tendre, & qu'il n'exige pas une grande  
 „ étendue de voix. Une romance bien fai-  
 „ te, n'ayant rien de faillant, n'effecte  
 „ pas d'abord; mais chaque couplet ajoute  
 „ quelque chose à l'effet des précédens,  
 „ l'intérêt augmente insensiblement, &  
 „ quelquefois on se trouve attendri jus-  
 „ qu'aux larmes sans pouvoir dire où est  
 „ le charme qui a produit cet effet. C'est  
 „ une expérience certaine que tout accom-  
 „ pagnement d'instrumens affoiblit cette  
 „ impression. Il ne faut, pour le chant  
 „ de la romance, qu'une voix juste, net-  
 „ te, qui prononce bien, & qui chante  
 „ simplement. „

Cet article ne sera vraisemblablement  
 pas le plus remarqué de ce Dictionnaire,  
 mais il n'étoit pas possible de mieux ex-  
 primer ce qu'il y avoit à dire, & d'y met-

tre plus de vérité & de goût. M. ROUSSEAU y a peint ou plutôt transporté le caractère du genre, de manière qu'après avoir lu l'article, on se sent des dispositions secrètes à la mélancolic : On diroit que c'est une romance qu'on vient d'entendre.

„ SERENADE. Concert qui se donne la nuit sous les fenêtres de quelqu'un. Il n'est ordinairement composé que de musique instrumentale; quelquefois cependant on y ajoute des voix. On appelle aussi sérénades les pièces que l'on compose ou que l'on exécute dans ces occasions. La mode des sérénades est passée depuis long tems, ou ne dure que parmi le Peuple, & c'est grand dommage. Le silence de la nuit, qui bannit toute distraction, fait mieux valoir la musique & la rend plus délicieuse.

„ Ce mot, italien d'origine, vient sans doute de *sereno*, ou du latin *serum*, le soir; quand le concert se fait sur le matin, ou à l'aube du jour, il s'appelle aubade. „

SOLFIER. Il seroit bien à souhaiter que la lecture de cet article fit ouvrir enfin les yeux à ceux qui se persuadent qu'on doit apprendre la musique sans transposer. Voici comment s'exprime M. ROUSSEAU. „ Il y a diverses manières de solfier : Sa-

„ voir par nuances , par transposition &  
 „ au naturel. La première méthode est  
 „ la plus ancienne , la seconde est la meil-  
 „ leure , la troisième est la plus commune  
 „ en France. . . . Elle charge inutilement  
 „ la mémoire de tous les diezes ou bemols  
 „ de la clef, ôte aux noms des notes  
 „ l'expression des intervalles qui leur sont  
 „ propres & efface enfin autant qu'il est  
 „ possible, toutes les traces de la modu-  
 „ lation. „

Après avoir combattu cette méthode ex-  
travagante par les raisons les plus fortes :

„ Qu'on y réfléchisse bien, ajoute-t il, &  
 „ l'on trouvera que ce que les musiciens  
 „ françois appellent soltier au naturel est  
 „ tout à fait hors de la nature. Cette mé-  
 „ thode est inconnue chez toute autre  
 „ Nation, & sûrement ne fera fortune  
 „ dans aucune: Chacun doit sentir, au  
 „ contraire, que rien n'est plus naturel que  
 „ de soltier par transposition lorsque le  
 „ mode est transposé. . . .

Vers la fin du siècle dernier, quand la  
 méthode des transpositions fut découverte  
 en France ou apportée d'Italie, on la re-  
 çut avec transport, on crut avoir applani  
 presque toutes les difficultés de la musi-  
 que. Cette méthode a été rejetée depuis  
 par des maîtres paresseux qui s'obstinent

à conserver la routine qu'ils ont prise sur un instrument, aux dépens même du progrès de ceux qu'ils enseignent, ou qui sont d'assez mauvaise foi pour vouloir prendre exprès le chemin le plus long, afin de se conserver plus long-tems leurs écoliers. Si quelque démon, ennemi de la musique & du bon sens, vouloit rendre dans une Nation entière toutes les voix discordantes, impatienter & rebuter tous les commençans, je le défirois d'imaginer pour cela un moyen plus efficace que de faire solfier au naturel.

„ SONATE. Aujourd'hui que les instru-  
 „ mens font la partie la plus importante  
 „ de la musique, les sonates font extrê-  
 „ ment à la mode, de même que toute  
 „ espèce de symphonie; le vocal n'en est  
 „ guère que l'accessoire, & le chant ac-  
 „ compagne l'accompagnement. Nous te-  
 „ nons ce mauvais goût de ceux qui,  
 „ voulant introduire le tour de la musique  
 „ italienne dans une langue qui n'en est  
 „ pas susceptible, nous ont obligés de  
 „ chercher à faire avec les instrumens ce  
 „ qu'il nous est impossible de faire avec  
 „ nos voix. J'ose prédire qu'un goût si  
 „ peu naturel ne durera pas. La musique  
 „ purement harmonique est peu de chose;  
 „ pour plaire constamment, & prévenir

20 l'ennui, elle doit s'élever au rang des  
 21 arts d'imitation; mais son imitation n'est  
 22 pas toujours immédiate comme celles de  
 23 la poésie & de la peinture; la parole  
 24 est le moyen par lequel la musique dé-  
 25 termine le plus souvent l'objet dont elle  
 26 nous offre l'image, & c'est par les sons  
 27 touchans de la voix humaine que cette  
 28 image éveille au fond du cœur le senti-  
 29 ment qu'elle y doit produire. Qui ne  
 30 sent combien la pure symphonie dans  
 31 laquelle on ne cherche qu'à faire briller  
 32 l'instrument, est loin de cette énergie?  
 33 Toutes les folies du violon de M. MON-  
 34 DONVILLE m'attendrissent-elles comme  
 35 deux sons de la voix de Mademoiselle  
 36 LE MAURE. La symphonie anime le chant,  
 37 & ajoute à son expression, mais elle n'y  
 38 supplée pas. Pour savoir ce que veulent  
 39 dire tous ces fatras de sonates dont on  
 40 est accablé, il faudroit faire comme ce  
 41 peintre grossier qui étoit obligé d'écrire  
 42 au dessous de ses figures; *c'est un arbre,*  
 43 *c'est un homme, c'est un cheval* Je n'ou-  
 44 blierai jamais la faillie du célèbre FON-  
 45 TENELLE, qui se trouvant excédé de  
 46 ces éternelles symphonies, s'écria tout  
 47 haut dans un transport d'impatience :  
 48 *Sonate que me veux-tu?*

49 **SOURDINE.** Petit instrument de cuivre

ou d'argent, qu'on applique aux instrumens & qui en affoiblissant les sons, „ chante leur tymbre & leur donne un caractère extrêmement attendrissant & triste. Les musiciens françois, qui pensent qu'un jeu doux produit le même effet que la fourdine, & qui n'aiment pas l'embarras de la placer & déplacer, ne s'en servent point. Mais on en fait usage avec un grand effet dans tous les orchestres d'Italie. „

UNITE' DE MELODIE. M. ROUSSEAU développe ici un principe qui est selon lui le fondement de toute bonne musique. „ Pour toucher, dit-il, pour plaire, pour soutenir l'intérêt & l'attention, la musique doit nécessairement chanter, „ l'harmonie, bien loin d'étouffer jamais la mélodie, doit servir à la renforcer & la déterminer. „ L'art du compositeur est donc relativement à l'unité de mélodie. „ 1°. Quand le mode n'est pas assez déterminé par le chant, et le déterminer mieux par l'harmonie. 2°. De choisir & tourner les accords de manière que le son le plus saillant soit toujours celui qui chante, & que celui qui le fait le mieux sortir soit à la basse. 3°. D'ajouter à l'énergie de chaque passage, par des accords durs si l'expression est dure, & doux si

» l'expression est douce. 4°. D'avoir égard  
 » dans la tournure de l'accompagnement  
 » au *forte piano* de la mélodie. 5°. En-  
 » fin, de faire en sorte que le chant des  
 » autres parties, loin de contrarier celui  
 » de la partie principale, le soutienne,  
 » le seconde, & lui donne un plus vif  
 » accent.

» . . . On voit par là ce qu'on doit  
 » penser de ces merveilleuses musiques où  
 » un air sert d'accompagnement à un au-  
 » tre air.

» C'est dans ce principe de l'unité de  
 » mélodie que les Italiens ont senti & suivi  
 » sans le connoître, mais que les fran-  
 » çois n'ont ni connu ni suivi; c'est, dis-  
 » je, dans ce grand principe que consiste  
 » la différence essentielle des deux musiques:  
 » & c'est, je crois, ce qu'en dira tout juge  
 » impartial qui voudra donner à l'une & à  
 » l'autre la même attention; si toutefois  
 » la chose est possible.

» Lorsque j'eus découvert ce principe,  
 » je voulus, avant de le proposer, en  
 » essayer l'application par moi-même; cet  
 » essai produisit le *Dévin du Village*;  
 » après le succès, j'en pariai dans ma let-  
 » tre sur la musique françoise. C'est aux  
 » maîtres de l'art à juger si ce principe

„ est bon , & si j'ai bien suivi les règles  
 „ qui en découlent. „

Malgré la longueur de cet extrait , nous regrettons qu'il ne nous soit pas permis de rendre compte d'un grand nombre d'articles excellens & sur-tout de l'exposition que fait M. ROUSSEAU du système de M. TARTINI. Ce musicien célèbre au lieu de supposer comme RAMEAU que tous les accords sont engendrés par la basse fondamentale , les fait engendrer par les dessus , & il paroît à bien des égards que ce système est vraiment celui de la nature.

Les articles que nous avons cité ont dû faire remarquer à nos lecteurs combien l'ouvrage de M. ROUSSEAU est éloigné de la fécheresse des autres Dictionnaires. Il étoit tems qu'un homme de génie en fit un pour reculer les bornes de ce genre & détromper ceux qui le croyent réservé à des écrivains médiocres. Je fais qu'il faut nécessairement y compiler des systèmes déjà connus , y copier quelquefois des articles déjà faits : Mais en faisant usage de ces matériaux , on doit les choisir , les présenter sous une nouvelle face , y joindre des observations , y ajouter des idées nouvelles : La médiocrité n'est bonne à rien , elle ne voit jamais que ce qu'on a vu , ne dit que

ce qu'on a dit, & en le répétant elle le gâte.

„ Mon premier projet, „ dit M. ROUSSEAU, en parlant de cet ouvrage, „ étoit „ d'en traiter si relativement les articles, „ d'en lier si bien les suites par des ren- „ vois que le tout avec la commodité d'un „ Dictionnaire eut l'avantage d'un Traité „ suivi. „ Il avoue qu'il n'a pas atteint ce but, & il n'étoit pas aisé de l'atteindre. En lisant certains articles, on croit aussi s'apercevoir qu'ils pourroient être plus parfaits. M. ROUSSEAU n'entre dans aucun détail sur les instrumens, parce que M. DIDEROT s'étoit chargé de cette partie dans l'Encyclopédie & qu'elle formeroit seule un ouvrage étendu: Mais sans se livrer à aucune discussion sur les instrumens des anciens, n'auroit il pas pu dire quelque chose des nôtres, en apprécier les avantages ou les défauts, en indiquer l'étendue, en comparer les effets. On souhaiteroit aussi qu'i se fut moins écarté de l'impartialité que sa préface faisoit espérer; un homme aussi supérieur est fait pour s'élever au dessus de tous les partis, de toutes les opinions, de tous les préjugés, même des siens. Les traits d'humeur que M. ROUSSEAU se permet

contre la musique françoise, donnent à plusieurs articles un ton polémique qui semble déplacé dans un ouvrage de ce genre.

Mais que ces défauts sont peu de chose, si on les compare à la profonde science avec laquelle M. ROUSSEAU développe tout ce que la théorie de la musique a de plus difficile, à son érudition prodigieuse sur la musique des anciens & sur l'histoire de cet art dans les tems même de barbarie, aux vérités lumineuses & aux vues excellentes qu'on trouve dans son ouvrage. Jamais on n'a sçu réunir à la fois plus de netteté dans certains articles & dans d'autres plus de sentiment & d'éloquence.



---

---

LETTRE  
AUX EDITEURS.] 1

MESSIEURS,

---

**V**ous avez fait part au public dans votre Journal de Juillet d'un secret pour se passer de jarretières, p. 119. Et en vérité, je crois que c'est là un grand secret & que le public doit avoir une sincère obligation à celui qui l'a donné. Quand on réfléchit à tous les maux qui résultent d'un engorgement de parties, l'on sent tout de suite que celui qui évite au monde entier cet engorgement est un homme précieux à l'humanité. Je ne parle pas de la douceur d'existence qui résulte d'un mouvement de jarrets qui n'est pas opprimé par des jarretières, faites en été un quart de lieue de chemin vous le sentirez, mais faites le en automne, en hiver, au printemps même, que les ressorts semblent renforcés, vous trouverez que la jarretiére arrête dans leur cours vos liqueurs encore

stagnantes ou mixtionées d'humeurs hétérogènes qui n'ont pas eu le tems d'être parfaitement assimilées, les filières moins ouvertes, le liquide épaissi, l'agent plus lâche par l'action des fibres moins tendues, voilà une circulation ralentie, & ce qui est pis sans doute, une dépuration d'humeurs excrémentielles arrêtée. Ottez votre jarretière, vos mouvemens sont continus, faciles, ils ont ce ressort naturel que rien n'arrête ni n'embarasse; celui qui entravé par ses jarretières & dans la force de l'âge eut cheminé une heure & se fut trouvé fatigué, peut-être hors d'état de passer outre, ce même homme sans jarretière fera deux lieues, marchera tout le jour & ne se sentira las au bout, qu'autant qu'une partie peut l'être pour avoir fait plus d'action qu'elle ne sembloit le devoir. On se voyant appuyant avec force pendant 12 h. sur un coin de bois qui résiste & repousse, & ce qui est pis contre un gravon qui cède, le plus de hale, on a besoin de repos, mais le repos repare le tout: Au lieu que ce membre non entravé par les jarretières, fatigué de la marche sera hors d'état de s'en remettre de long tems, parce que les fluides retenus en trop ne devroient pas s'arrêter, mais ne pu s'introduire dans les canaux latéraux

de la transpiration pour y être épurés & atténués & conservant une acrimonie qui se repompe dans le sang & même dans la limphe, font éprouver au patient une telle fatigue que bientôt il ne peut y suffire. Donc la suppression de l'usage des jarrettières est l'une des choses les plus utiles qu'ait imaginé l'esprit humain, & conséquemment l'heureux inventeur de cette suppression est véritablement un citoyen du monde. Nous autres Franc-Maçons qui avons vû la lumière après nous être heureusement dépouillés de tous maux, disons comme ça dans l'un de nos hymnes favoris, que, quiconque est parmi nous admis, est citoyen du monde lon .. la .. Et nous avons raison, puisque nôtre institut conduit directement à la société universelle, qu'il réunit les mortels séparés par les mers & les climats, moins encore que par ce mur plus difficile à surmonter que celui de la Chine & qu'on appelle l'intérêt. Nôtre institut faisant ainsi céder l'intérêt particulier a rempli un objet que les LICURGUE & les SOLON ne purent jamais atteindre, le sacrifice de l'intérêt. Mais celui qui a enseigné aux hommes l'art de se passer de jarrettières, a fait à l'humanité un présent qui remplit l'idée de bienfaiteur du genre humain, s'il

n'est Franc-Maçon il mérite de l'être, & par le pouvoir que j'en exerçois jadis je le reçois au nombre de nos freres: Désormais s'il voyage à l'Occident il sçaura que la lumiere vient d'Orient, il apportera paix, salut, & liesse par 3 fois 3 de la loge de St. JEAN de Jérusalem: Et quand il entrera dans nos parvis il ne pleuvra plus.

Quelcun va me taxer d'enthousiasme & me reprochera peut être avec plus de fondement encore que l'amour propre a guidé ma plume, car cet illustre inventeur de la suppression des jarretières c'est moi, ou du moins sans renouveler la grande dispute de NEWTON & de LEIBNITZ j'avois aussi rencontré ce secret *eureka*. Je pourrois dire comme le fameux PIRRHON devant lequel on lisoit au café un morceau de poesie qui étoit de lui & dont le Lecteur se faisoit soupçonner l'Auteur: Eh pourquoi Monsieur .. ne l'auroit-il pas fait, je l'ai bien fait moi. Or il y a près de 15 ans que j'ai en effet inventé la méthode de se passer de jarretières. Je faisois coudre à mon bas de dessus un ruban qui formoit un petit anneau à droite & à gauche, dans ces anneaux je passois un ruban long d'un quart d'aune, & je faisois un noeud & une boucle qui contenoient ces deux anneaux & le bas en même tems.

Car le deſſein de mon invention étoit d'aſſujettir le bas le long de ma jambe, de mon genou & du bas de ma cuiſſe & cette invention l'operoit; parce qu'étant donné un bas à peu près juſte, ce ruban qui ſeroit les deux anneaux pliſſoit le bas pour peu qu'il fut trop lâche & l'apliquoit exactement à la cuiſſe, de ſorte qu'il ne deſcendoit plus, & quant au bas qui étoit bien juſte à la jambe cette ligature le contenoit & l'aſſuroit dans ſon état, mais obſervez que cette ligature ſe faiſoit ſur le genou & non point deſſous, que par conſéquent elle n'arrêtoit point la circulation des fluides, ni le jeu des muſcles qui ne ſont ſitués qu'au derrière du genou à la charnière du tibia. Ainſi quand je loue l'invention de celui qui a découvert le ſecret de la panne à brouſſe poil je ſens fort bien que je me loue moi-même & je m'en applaudis avec complaiſance.

Le Lecteur judicieux obſerve apparemment que ſi l'on avoit toujours un bas parfaitement juſte à la jambe, une jambe bien faite, un gras de jambe bien marqué, il ſeroit aſſez inutile de porter des jarretières. Ce bas pourroit difficilement deſcendre, ſurtout ſi la culotte joignoit auſſi le genou bien exactement & j'ai connu des gens

qui en effet se contentoient de faire attention que leur bas fut bien mesuré à leur jambe.

Or pour tirer de l'invention de la panne en doublure de culottes toute l'utilité possible, je comprends qu'il faut la réunir à la mienne. Faites coudre à votre bas de dessus & non à celui de dessous, ( ce qui seroit inutile tout au moins ) deux boucles de ruban sur le genou à l'endroit où se place la jarretière, attachez ces boucles par un ruban que vous y enfilez, faites un nœud & une boucle, ayez en même tems votre bas aussi ; sieste qu'il se peut sans gêne, joignez la culotte doublée au canon d'une panne cousue de façon que le poil retienne le bas dans sa descente & vous aurez un bas tendu sans avoir la jambe pressée ni la circulation suspendue : Et vous serez heureux, ce qu'il faisoit démontrer.

Et puisque je vise à vous dégager de tous liens dangereux, il est bon aussi que vous sachiez comment on coiffe la botte sans l'aide de cette jarretière double dont on se sert en Allemagne. Faites coudre à la partie postérieure de la jarretière de votre culotte un ruban de 18 pouces de long de sorte qu'il se trouve divisé en deux, passez un de ces bouts dans la courroie de

cuir qui se trouve cousue au derrière de la botte, faites un nœud & une boucle, la botte est retenue dans son assiéte sans autre gêne pour vous que la pesanteur de la genouillère de la botte qui tire en bas votre culotte, ce qui est si peu de chose qu'on ne s'en aperçoit presque pas.

P. S. Si vous êtes dans le cas de vous sentir trop pressé par certaines jarretières, dont l'Anglois fait l'objet de ses vœux, vous verrez ce que vous aurez à faire: Car au bout celui là n'est pas gêné qui veut l'être.

Du reste, Messieurs, puisque j'ai la plume à la main, je saisis l'occasion de prier l'Anonime qui m'a fait l'honneur de m'adresser une Lettre savante & polie dans votre Journal de Février 1768, page 178, d'être persuadé que je n'oublierai pas de lui répondre un jour, jusqu'à présent certaines occupations m'en ont empêché & j'ai reconnu qu'il faut que je sois entièrement à moi-même quand je veux parler métaphisique.



## ANNONCES DE LIVRES

ET

## AVIS DIVERS

I.

**P**RINCIPES *de la Religion & de la Mo-  
rale, extraits des Ouvrages de JACQUES  
SAURIN, Ministre du saint Evangile. Par  
M. l'Abbé PICHON. A Paris, chez  
VENTE, au bas de la montagne Ste. Ge-  
neviève. 1768, 2. Vol. in-12. Les bons  
Ecrivains des deux religions, d'accord en-  
tr'eux sur le fond de la religion, ont  
tous d'excellentes choses dont nous pou-  
vons & devons profiter tous. On sçait  
l'usage qu'ont fait quelques Ecrivains Ca-  
Catholiques, de nos Sermons & l'on con-  
noit les Prédicateurs qui se sont parés des  
dépouilles de SAURIN, DE TILLOTSON &  
d'autres. Les Catholiques doivent donc sça-  
voir gré au Rédacteur de cet Ouvrage,  
de leur avoir procuré une lecture utile,  
édifiante, instructive & quelquefois mêm-*

me curieuse. Nous avons été frappés du *Portrait de Bayle*, tiré d'un des Sermons de l'auteur, & le mieux fait peut-être, ou le plus vrai, que nous ayons de ce dangereux Raisonneur. C'est le 46<sup>me</sup> article du 1<sup>er</sup>. Tome.

**L**ETTRES choisies des Auteurs François les plus célèbres, pour servir de modèles aux Personnes qui veulent se former dans le style Epistolaire: Précédés des Règles à observer dans les divers genres & sujets sur lesquels on a occasion d'écrire, & du cérémoniel qui est en usage. A Paris, chez GUILLYN, Quai des Augustins. 1768. 2 vol. in 12. Prix 5. liv. brochés. RICHELET; à ce qu'il nous semble, a donné le premier des *Lettres Choiesies*, & depuis il a paru plusieurs Recueils de ce genre. Un des plus récents, est un volume in-12 réimprimé à Lyon en 1763, chez P. BRUYSET PONTUS, sous ce titre: *Modèles de Lettres sur différens Sujets*, &c. Les Réflexions sur le style Epistolaire, & les Caractères des Auteurs les plus connus dans ce genre, qui sont à la tête du Livre, méritent d'être lues, & l'Auteur du nouveau Recueil n'auroit pas mal fait d'en pro-

firer. Les Lettres & les Extraits de Lettres qui composent celui de Lyon, sont rapportés à chacun des genres dont on veut présenter des modèles, & cette distribution au moins remplit bien l'objet du Recueil. Ce n'est pas celle qu'on a suivie dans l'Ouvrage que nous annonçons. Il est précédé, comme le volume de BRUYSET, d'Observations sur le style Epistolaire & du Cérémonial des Lettres; mais les genres sont confondus, on s'est assujéti seulement à ranger les Lettres par ordre chronologique ou d'Auteurs. Ainsi l'on trouve ici de suite des Lettres de BALZAC, de VOITURE, de GODEAU, de GUY PATIN, de PELISSON, du Chevalier de MERE, de ST. EVREMONT, de RACINE, de la FONTAINE, de Mad. de SEVIGNE, de BUSSY RABUTIN, de FLECHIER, de BOURSAULT, de FONTENELLE, de Mad. de MAINTENON, de M. LAMBERT, du Poete ROUSSEAU, de M. DU MONTIER, de Mad. DU BOCAGE, & de M. l'Abbé LE BLANC; quelques Epîtres d'édicatoires; quelques Lettres de Generaux d'armée; & des Lettres politiques du Cardinal d'OSSAT, du Président JEANNIN, du Duc de ROHAN, du Comte d'ESTRADES, du Comte d'AVAUX, du Marquis de TORCY, de l'Abbé DUBOIS, depuis Ministre & Cardi-

nal, de M. de MORVILLE, du Cardinal de FLEURY, & de l'Abbé de MONTGON. Voilà une Compilation nombreuse, & peut-être trop, à laquelle il manque pourtant bien des choses. Le Rédacteur auroit pu tirer d'assez bons morceaux des Lettres de SORBIERE, de MARIGNY, de MONTREIL & de quelques autres Epistolaires; ces morceaux beaucoup moins connus que tout ce qu'il a rassemblé, n'auroient rendu son Recueil que plus piquant. Passons-lui, si l'on veut, les Lettres du Chevalier d'HER, en faveur de FONTENELLE; mais comment s'est-il avisé de mettre au rang des Epistolaires cette Madame du MONTIER; personnage si romanesque de la façon de Mad. le PRINCE DE BEAUMONT? Que ne compiloit-il plutôt les Lettres de MILADY CATESBY, où les Péruviennes.

**H**ISTOIRE des Négociations pour la Paix conclue à Belgrade, le 18 Septemb. 1739, entre l'Empereur, la Russie & la Porte Ottomane, par la médiation & sous la garantie de la France. Par M. l'Abbé LAUGIER. A Paris, chez la veuve DUCHESNE, 1768. 2. vol. in-12. Une guerre allumée entre trois grandes Puissances; l'origine de leur déunion; l'enchaînement des

vues politiques qui fit éclater leur discorde; le projet des Russes, déjà établis sur la Mer Caspienne par la conquête d' Astracan, d'acquérir Azoph sur la Mer noire, de partager le commerce des Turcs exclusif sur cette mer, & d'entrer en concurrence avec les autres Nations commerçantes dans toutes les échelles du Levant; les alarmes de la Porte qui pénètre les desseins ambitieux de la Russie; les Persans, anciens rivaux des Turcs, fournissant par leurs divisions intestines de l'aliment à l'animosité des Cours de Constantinople & de Petersbourg; celle-ci commençant les hostilités sous de légers prétextes; celle-là cherchant à sortir d'embaras du côté de la Perse, pour venger l'insulte faite par les Russes à l'Empire Ottoman; l'Empereur & les Puissances maritimes offrant leur médiation, pour éteindre ce commencement d'incendie; les bons offices de la Cour de Vienne acceptés exclusivement par les deux Puissances belligérantes; un Congrès assemblé en Pologne, suivi d'une Déclaration de guerre de l'Empereur contre les Turcs; la médiation de la France, ainsi que sa garantie, sollicitées par le Grand-Seigneur & acceptées par les Cours de Vienne & de Petersbourg; les progrès des Turcs en Hongrie; leurs pertes sur le

Boristhène & dans la Moldavie; enfin la Paix signée & ratifiée par la médiation & sous la garantie du Roi: Voilà la matière de cette histoire, composée principalement sur les Mémoires de M. le Marquis de VILLENEUVE, alors Ambassadeur de France à la Porte, & qui eut la meilleure part aux Négociations de la Paix. Ce nouvel Ouvrage très-digne du sage Historien de la République de Venise, décèle encore mieux ses talens pour ce genre, & lui assure un rang parmi les Saint Réal & les Bougeant.

**N**OTICE d'AGATHE & ISIDORE. On a de Mlle. BARBIER, un petit Roman qui a pour titre, *Les Enfants supposés*; mais il n'a de commun avec celui ci, que la supposition de part. ISIDORE est le fruit d'un mariage secret, contracté par une personne de condition nommée ADELAIDE, avec un homme de qualité. Il a été soustrait en naissant à l'amour & aux soins de ses parens, par le frère même de son Père, piqué du refus qu'ADELAIDE a fait de sa main, & mis aux Enfants-trouvés. Ce mystère n'est éclairci qu'à la fin de l'Histoire; mais, pour en développer le tissu, il faut, comme dit fort bien quelqu'un dans le Conte du BE'LIER D'HAMILTON,

*commencer par le commencement.* Cette aventure venoit d'arriver, quand la femme d'un Cordonnier, nommé GODIN, accoucha d'un fils. GODIN veut donner à son enfant un bon Patrain; il choisit un homme de qualité de Province à qui il avoit fourni quelques chaussures de femme, & CONSTANCE sœur d'ADELAIDE, qu'il chantoit ordinairement, est désignée pour Mairaine. Le Compère & la Comère unis par cette alliance, prennent du goût l'un pour l'autre, & se marient, CONSTANCE, au bout de 2 ans, perd deux enfans qu'elle avoit & son mari. Restée veuve avec une grande fortune, elle songe d'abord à son filleul, & veut le faire son héritier. Elle écrit à GODIN de quitter tout pour se rendre avec sa femme auprès d'elle, & de lui amener ISIDORE. Ils apprennent dans le même tems que leur fils est à l'extrémité, & partent aussitôt. Ils reviennent chez eux avec un Enfant de trois ans, que sa beauté fait soupçonner être un enfant changé en nourrice, parce que la laideur du fils de GODIN avoit été bien remarquée. Voici encore le mot de l'énigme, qu'on ne trouve qu'à la fin du Roman. L'Enfant d'ADELAIDE mis aux Enfans trouvés de Paris, avoit été baptisé  
 sous

**S**ous un nom vil, & confié à uue nourrice de campagne. Or celui du Cordonnier étant mort dans le village même où résidoit cette nourrice, la GODIN, pour profiter des bienfaits de CONSTANCE, avoit déterminé cette femme à lui vendre son nourrisson, qui étoit de même âge que son fils. C'est donc cet enfant supposé qui, sous le nom d'ISIDORE, & cru fils de GODIN, est le Héros du Roman. AGATHE, fille du Baron de VALENCE', se trouve alors veuve du Marquis d'OLFOND, & l'objet de la haine intéressée d'un frère qui fait tous les malheurs de sa vie: T. I est l'échaffaudage du Roman. Jusqu'au 27e. Chapitre, qui termine le 1er. Tome, on n'est occupé que de GODIN, de sa femme & de leurs enfans. Après leur établissement avec ISIDORE chez CONSTANCE, ils y restent jusqu'à la mort de leur bienfaitrice, & héritent d'une fortune considérable. Mais ils n'en jouissent pas long-tems: Elle s'évanouit bien-tôt, tant par la restitution que GODIN fait volontairement à un héritier prétendu de CONSTANCE, que par la banqueroute d'un Coquin à qui malheureusement il en a confié une grande partie. Revenus à leur premier état, ISIDORE, qui a reçu chez

CONSTANCE une éducation fort au-dessus de sa condition apparente, mais à qui son Père putatif a voulu apprendre son métier, est obligé de travailler avec lui. Cet ISIDORE, qu'on nous représente ici de la plus belle figure, fait tourner la tête à toutes les femmes que sa profession lui donne lieu d'approcher. De-là quantité d'aventures & de détails que nous passons. Un jour il va porter des souliers à la jeune Marquise d'OLFOND, & la subite impression que la figure la plus noble, que les graces les plus touchantes peuvent faire respectivement sur deux cœurs liés par la sympathie l'un à l'autre, est peinte d'une manière admirable. C'est un de ces Tableaux pris dans la nature, qu'il faut laisser faire aux femmes. Elles sentent mille choses que nous pensons foiblement, & que nous exprimons toujours mal, même en forçant, en alambiquant nos pensées. Nous aurions bien désiré que ce premier Tome fut moins chargé de petits détails; que l'Auteur moins fidèle à peindre des personnages trop vils pour le fond de son intéressante Histoire, ne se fut pas asservi, pour conserver le costume, à mêler parmi le langage du sentiment, du Monde poli, l'ennuyeux jargon du plus bas ordre. Heureusement cette disparato

est rachetée par quelques portraits amusans, & sur-tout par celui de GODIN, qui seroit excellent, s'il y avoit un peu moins de charge.

**B**ARBOU, Libraire-Imprimeur à Paris, rue des Mathurins, vient de donner une nouvelle Edition du Virgile, du P. LA RUE, en 3 vol. in-12. très-proprement imprimé. Prix 7. liv. 10 s. On sçait l'estime que les meilleurs Maitres d'Humanités ont toujours faite & font encore de l'Interprétation en prose Latine, ainsi que des Notes. Il semble même que ce bon Livre ( qui est du nombre des Auteurs appelés DAUPHINS ) doit être d'un plus grand usage aujourd'hui qu'il ne fut jamais, puisque la Version presque littérale, annexée au Texte, se raproche beaucoup du plan proposé, tant par feu M. DU MARSAIS, que par M. l'Abbé DE RADONVILLIERS, pour faciliter l'étude des Langues. Le même BARBOU possède encore quelques Exemplaires de l'Edition in-4to avec l'Index.

## 2.

**D** ICTIONNAIRE *Topographique, historique, &c.* Des Provinces de Languedoc, Provence, Dauphiné, du Comtat Venaisin, pays de Gex, &c. de six Provinces du Duché de Savoye; de la République de Genève, &c. &c. Dédié à Monseigneur LE DAUPHIN. Proposé par souscription. Par Noble DOMINIQUE DONAT, *Avocat au Parlement de Paris, auteur de plusieurs Ouvrages, & Membre de quelques Académies.* Cet Ouvrage autorisé du Gouvernement de France, qui en a d'avance reconnu l'utilité, sur le plan, & la réputation de l'Auteur, contiendra 12. volumes in 8vo. ornés des armoriaux des Villes, &c. de Tables Géographiques, &c. le tout gravé à Paris.

L'Histoire Naturelle y trouvera sa place. Il y sera parlé des Monumens antiques, &c. des fleuves, rivières, bains, eaux minérales, carrières, mines, bois, &c.

On y trouvera des Anecdotes curieuses & intéressantes.

La Partie Littéraire n'y sera ni omise ni négligée.

On y lira l'Histoire Abrégée des Hommes Illustres qui se sont rendus utiles à leur Patrie.

Chaque Diocèse y sera traité en particulier, ainsi que ce qui regarde le Gouvernement actuel de la République de Genève, & son armorial, &c.

Cette entreprise exposant l'Auteur à des voyages, & à des avances considérables, a donné lieu de le proposer par Souscription.

La Souscription qu'on paye d'avance est de 24 Livres de France pour les 12 volumes; lesquels couteront 36 Livres à ceux qui n'auront pas souscrit.

Il a même reçu à cette occasion des Lettres qui déposent en sa faveur, soit des Ministres de la Cour de France, soit de ceux de Sa Majesté le Roi de Sardaigne, & de Son Altesse Royale l'Infant Duc de Parme.

Plusieurs Académies, nombre de Savans de diverses parties de l'Europe, qui s'intéressent au succès de cet Ouvrage, ont déjà souscrit.

Les premiers volumes seront mis incessamment sous presse. Ceux qui voudront souscrire pourront s'adresser au Sr. LEONARD BOURDILLON à Genève & aux Editeurs de ce Journal; qui feront parvenir aux Souscripteurs les exemplaires

rès du Dictionnaire Topographique, à fur & à mesure qu'ils paroîtront.

Ceux qui enverront par la poste le montant de la Souscription, n'oublieront point d'en affranchir le port, ainsi que celui de leur lettre d'avis.

L'Auteur ose se flatter que les bons patriotes voudront bien s'intéresser au succès de son Ouvrage, soit en souscrivant, soit en lui fournissant des Mémoires relatifs aux objets de son travail.

NB. Le Sr. LEONARD BOURDILLON indiquera au besoin la demeure de l'Auteur, qui se propose de donner dans la suite le Dictionnaire Topographique, &c. des autres Provinces du Royaume de France, qui n'auront point été comprises dans l'Ouvrage qu'on annonce aujourd'hui.

## 3.

**J**USQU'À présent on n'a trouvé aucun remède absolument certain pour la phthisie, la principale raison, c'est que la plupart de ceux qu'on emploie, étant obligés de parcourir toutes les voies de la circulation, sont presque sans efficacité lorsqu'ils sont parvenus à la substance même des poumons. De tous les remèdes connus ceux qui ont

paru les plus efficaces, sont le séjour dans l'étable, & l'opiate Béchique de MARQUET, ( voy. ses observations de médecine imprimées chez BRIASSON. ) Mais ces moyens sont encore insuffisans dans bien des cas.

M. BUCHOZ, Médecin Botaniste Lorrain, membre de plusieurs Académies, nous en offre un d'un autre genre; c'est la respiration de la fumée de baumes & plantes béchiques par le moyen d'une machine qu'il a fait construire, à peu près de la forme de celle de M. MUZEL. M. BUCHOZ en a déjà parlé dans son 3me volume du *Traité historique des plantes de la Lorraine*, qu'on trouve chez DURAND neveu, CAVELIER & DIDOT le jeune à Paris.

Il prétend que par le moyen de cette machine la fumée des remèdes béchiques & expectorans s'insinue par la trachée-artère sur la surface immédiate des poumons, & se trouve par là plus en état de remplir les indications de cette maladie, que les remèdes qu'on prend intérieurement. On pourra encore y joindre l'usage de l'opiate béchique de MARQUET, avec laquelle ce célèbre médecin étoit parvenu à guérir un grand nombre de poulmoniques. Ceux qui voudront faire l'essai de cette machine, & connoître les baumes & plantes bé-

chiques , dont il faut respirer la fumée, pourront s'adresser à M. BUCHOZ, à Paris, chez M. DEBURE le jeune, quai des grands Augustins. Ce Médecin se fera toujours un vrai plaisir de communiquer ses découvertes ; il assure avoir déjà guéri plusieurs poulmoniques par le moyen de cette fumigation.

## 4.

**L**E 18 Juillet , on a voulu donner au Louvre une image du déluge ; M. l'Abbé LRBRUN, Précepteur des Pages de la Reine, a pensé que l'élévation des eaux qui ont couvert autrefois la surface de la terre, n'étoit peut être qu'un simple effet de la force centrifuge, portée à un certain degré, & que ce seul mouvement de turbination, imprimé au globe, l'ayant fait pirouetter avec une vitesse accélérée, les eaux ont dû sortir des réservoirs du grand abyme, & monter contre leur propre pesanteur.

Cet ingénieux Physicien a voulu retracer sous nos yeux le tableau de ce désastre de nos pères, & du deuil général de la nature.

Il a pris un globe terrestre, plein d'eau, armé de soupapes, & enfermé concentriquement dans un globe de verre. C'est

le sieur TRUMEL, Mécanicien de Monseigneur le Dauphin, qui a exécuté cette belle machine. On a commencé par remplir d'eau le globe terrestre, on a fermé, l'ouverture pratiquée dans le globe de verre; ensuite on a donné au globe intérieur, un léger mouvement de rotation; l'eau n'a point franchi ses barrières; mais l'on fait mouvoir avec une vitesse accélérée, bientôt la masse d'eau a forcé les soupapes attachées à la surface extérieure de ce globe terrestre, & a rempli toute la capacité du globe de verre, en s'échappant avec force; ainsi le globe terrestre a été entièrement couvert de ses propres eaux. On a cessé d'agiter ce globe, l'eau a rentré dans les réservoirs à peu près jusqu'à l'horizon du globe, & s'est mise en équilibre avec elle même.

Voilà donc, suivant M. l'Abbé LEBRUN, une légère esquisse du déluge; voilà une démonstration de la conformité du système de MOYSE avec les loix de la nature, & une réfutation des *erreurs évidentes* de BURNET, de WISTON, de WOODOUARD, de l'Illustre BOSSUET, & de M. PLUCHE.

Cette expérience fait honneur au génie de M. LEBRUN. Elle annonce une grande connoissance de la théorie des forces centrales. On trouve dans le recueil de l'A.

cadémie des Sciences plusieurs machines de cette espèce, où l'on a sçu mettre à profit la force centrifuge pour l'élevation des eaux; mais celle-ci nous peint-elle le déluge universel d'une manière bien conforme au récit de l'Historien sacré? C'est aux Physiciens qu'il appartient de s'expliquer là-dessus.

5.

**U**N de nos Abonnés nous marque que depuis quelques années il cultive une espèce d'avoine, originaire d'Hongrie, que d'après une expérience attentive & répétée plus d'une fois, il la croit préférable à toutes les espèces qui sont communément cultivées; elle donne, dit-il, beaucoup plus de grain, & ce grain plus gros, plus farineux, plus pesant, à peu près d'un septième, à volume égal, que la plus belle avoine ordinaire, & qui nourrit bien mieux les chevaux. On ne court aucun risque à la laisser mûrir parfaitement sur pied, parce qu'elle n'est point sujette à s'égrainer. Le grain ayant acquis toute sa perfection, il faut la couper & la ferrer aussi tôt; cette méthode donne un nouvel avantage pour la paille, dont elle donne au moins le double de ce qu'en fournit l'avoine commune. Cette paille est d'ailleurs bien plus profitable aux

bestiaux pour qui on la destine, que celle qu'on laisse pourrir à moitié dans les champs, pour en bonifier le grain. Comme on est dans l'usage, presque par tout, de juger de l'avoine par sa couleur, & de préférer la plus noire; celle dont il s'agit a tout à perdre si l'on en juge par la couleur, elle est aussi blanche que l'orge, c'est tout le défaut qu'on lui connoit, si l'on peut appeller défaut ce qui n'a d'autre fondement qu'un pur préjugé. La propriété qu'elle a d'ailleurs de ne point s'égrainer sur died, la rend aussi plus difficile à couper que l'avoine ordinaire; elle exige un peu plus de tems & de soin pour cette opération, par l'adhérence du grain aux capsules qui le renferment & l'enveloppent. Quant à la forme de la plante, elle est assez différente de celle des avoines ordinaires. La première pampe qu'elle pousse est plus large, plus longue, & d'un verd plus foncé, le tuyau qui succède est plus gros & plus long du double au moins. L'épi est encore plus différent. Le grain s'arrange d'un seul côté en forme de vergette, & les sillamens qui le portent se tiennent serrés contre la principale tige. La culture qu'elle demande est la même que celle de nos avoines; elle se plait dans les mêmes endroits, mais en bonne terre, & sur;

tout en terre un peu fraîche; la supériorité est encore beaucoup plus marquée.

6.

**U**N amateur de l'agriculture a trouvé les moyens de faire venir des légumes & des fruits en hiver, & de préserver du froid les arbres fruitiers, en imaginant des cabinets propres à conserver la chaleur naturelle lorsqu'elle quitte notre horizon, ou que le soleil s'en éloigne. (*Mémoire de Guyenne; le secret a été révélé à un ami, restant chez le Sr DURIEUX, Dijutateur Chimiste, rue de Charonne, Fauxbourg St. Antoine, à Paris.*) Il a placé des semences dans le centre de ces cabinets, & il a vu avec admiration que la terre végétoit en tout tems, & qu'elle pouvoit donner des productions sans le secours des flux étrangers. Il a fait venir des légumes & des fruits qui ont parfaitement meuri, & qui avoient le même goût que s'ils étoient venus dans leur saison naturelle. Ces cabinets sont si ingénieusement inventés, que les légumes & les fruits ne sont point privés de l'air, qui est si utile à la production. Leur construction contient une mécanique si réfléchie, que dans les tems de l'apparition du soleil, il peut faire régner son influence sur les plantes, de manière que les rayons venant à se joindre au feu intérieur & terrestre, ils en augmentent

la chaleur, & donnent la couleur aux fruits.

La construction des cabinets n'est pas suffisante pour opérer toutes ces merveilles, il faut encore y joindre un arrosement particulier, composé d'une liqueur capable d'augmenter la végétation.

Le tems le plus propre, pour commencer cette opération, est déterminé dans les premiers jours de Septembre, parce qu'alors la terre est suffisamment échauffée des influences du soleil. Il ne s'agit que de conserver cette chaleur, & de l'entretenir pendant trois mois, au bout desquels on verra les légumes & les fruits dans leur maturité. On y verra des pois, des haricots, des fèves de marais, des laitues, des melons, des concombres, &c. des abricots, des pêches, des poires, des pommes, des prunes, &c.

La dépense de la première épreuve coûte environ 25 louis, tant pour la nourriture & le logement de l'artiste, pendant trois mois, que pour l'achat des ustensiles nécessaires, qui peuvent être revendus après qu'ils auront servi, les deux tiers de ce qu'ils auront coûté.

Il est nécessaire de faire choix d'un jardin qui ait les aspects du soleil les plus favorables; les murs & contremurs, propres aux espaliers, sont d'une grande utilité; les terrasses graduelles sont déterminantes par la chaleur du soleil qu'elle concentre en elles mêmes. Tous ces objets concourent à la réussite de l'exécution.



## L'HERMITAGE,

## ROMANCE

IMITE'E DE L'ANGLAIS.

*Sur l'Air de la Romance de GABRIELLE  
DE VERGY.*

**N**ON moins secourable qu'austère,  
Hermite, qui connois ces lieux,  
Dans cette route solitaire,  
Viens, guide un être malheureux :  
Le jour tombe, & cette bruyère,  
Semble s'allonger sous mes pas ;  
Conduis moi vers cette lumière  
Qui jette au loin quelques eclats.

Ah ! dit l'Hermite charitable,  
Crains les Phantômes de la nuit ;  
Mon fils, leur lueur redoutable  
Aux précipices nous conduit :  
J'apperçois les nuages sombres  
Qui viennent tout décolorer,  
Crains de rencontrer dans les ombres  
Des loups prêts à te devorer.

Suis-moi, ma Cellule est tranquille ;

Prends-y quelques repos en paix :  
 A celui qui cherche un azile  
 Elle ne se ferme jamais.  
 Ma provision est petite ,  
 Quoiqu'au travail peu négligent ;  
 Mais j'ai le plaisir, sans mérite ,  
 D'en faire part à l'indigent.

Accepte un repas sur la mousse  
 Qui te servira de coucher ;  
 L'aïse, à la Ville, fuit, s'émouffe ;  
 Et l'aïse ici vient me chercher.  
 J'admire & goûte la Nature ;  
 Le calme règne dans mes sens :  
 Pour tous vœux, j'offre une ame pure ;  
 Et le Ciel reçoit mon encens.

Je vis de légumes & d'orge ,  
 Que de mes mains j'ai préparés ;  
 Et mon couteau jamais n'égorge  
 L'agneau qui bondit sur les prés :  
 Instruit par cet Etre suprême  
 Qui sans cesse veille sur moi ;  
 D'épargner une mouche même  
 Je me suis imposé la loi.

Je vais cueillir, dans ces montagnes ;  
 Des fruits offerts à tout mortel ;  
 Et je trouve, uux bords des campagnes ,  
 Des fleurs dont je forme un Autel :  
 Une source fraîche & limpide  
 Fait ma salutaire boisson ;  
 Mon bain est un ruisseau rapide  
 Durant la brûlante saison.

O jeune voyageur ! dissipe  
 Un moment ton cruel ch grin ;  
 Ecoute , & retiens ce principe :  
 Rien ne doit troubler notre sein.  
 Nos besoins , moins grands qu'on ne pense ,  
 Par la Nature sont comptés ;  
 Et si l'on croit manquer d'ailance ,  
 C'est pour des jours bien limites.

Telle une céleste rosée  
 Mouillant les arides filons ,  
 Ranime la Terre exposée  
 A voir détruire ses moissons ;  
 Les paroles du Solitaire  
 Ainsi pénètrent dans son cœur :  
 L'Etranger ému fuit le Père  
 Vers cet azile du bonheur.

De cette solitude agreste  
 L'abord est de pénible accès ;  
 Enfin la demeure modeste  
 Présente son ombrage frais.  
 Par un simple cordon mi-closé  
 La porte s'ouvre à l'Etranger ;  
 Sur un humble banc il se pose  
 Attendant qu'il ait à manger.

Soudain la cendre s'éparpille ,  
 Le feu perce , s'attache au bois ;  
 Le fagot délie pétille ,  
 La lampe éclaire les parois :  
 Bien tôt une table frugale  
 Se couvre de miel & de fruits ;  
 De son mieux , l'Hermite régale  
 Son hôte dévoré d'ennuis.

Pour

Pour tromper sa mélancholie ,  
 Le Père , employant vingt moyens ,  
 Conte plusieurs traits de folie  
 Des Chevaliers des tems anciens :  
 Une chatte souple & foâtre  
 Semble , à ses jeux , saisir ce but ;  
 Par leurs cris , les grillons de l'âtre  
 A leur tour portent leur tribut.

Hélas ! dans la grande détresse ,  
 Rien ne distrait de nos malheurs ;  
 Du jeune homme l'ame s'opresse ,  
 Et ses yeux se baignent de pleurs.  
 L'Hermite , touché de ses larmes ,  
 L'engage à prendre du repos ,  
 Et lui dit : Calme tes allarmes ,  
 Daigne me confier tes maux.

D'une habitation heureuse ,  
 Es-tu , sans cause , rejeté ?  
 Par une passion trompeuse  
 Ton cœur seroit-il tourmenté ?  
 Mon fils , les dons de la Fortune  
 Sont périssables comme nous ;  
 Celui que leur soif importune  
 Mérite un rang parmi les foux.

Qu'est-ce que l'amitié ? ... chimère ;  
 Un nom vain , prophané , douteux :  
 C'est l'ombre du destin Prospère ,  
 Mais qui fait l'homme malheureux.  
 L'amour n'est chose plus réelle ;  
 La beauté fiere en fait un jeu :  
 C'est pour la seule tourterelle  
 Que s'est conservé ce beau feu.

Adolescent, tendre & timide  
 Que ta raison fasse un effort ;  
 Méprise ce sexe perfide  
 Qui produit la honte & la mort...  
 A ces mots, une rougeur vive  
 Couvre le front de l'étranger ;  
 Et sa contenance craintive  
 Montre qu'il redoute un danger.

Bien-tôt une pâleur mortelle  
 Succède à l'éclat de son teint ;  
 Il tremble, soupire, chancelé,  
 Il tombe, & son regard s'éteint.  
 Le Père, toujours secourable,  
 Va porter la main sur son cœur ;  
 O surprise ! ... Une fille aimable  
 Se trouve être le voyageur.

Hélas ! dit la belle affligée  
 Pardonne à mes pressans besoins ;  
 Eux seuls vers toi m'ont dirigée,  
 Je te rends grâces de tes soins :  
 Pardonne, si mon pied prophane,  
 Franchit le seuil de ce saint lieu ;  
 Je crains de souiller la Cabane  
 Où tu résides avec Dieu.

Prends pitié d'une jeune fille  
 Dont l'amour cause tous les maux ;  
 Et qui délaisse une famille  
 Pour aller querir du repos.  
 Je suis née aux bords de la Lyme ; (\*)

---

(\*) Petite Rivière d'Angleterre, en Dorsetshire  
 Elle a donné son nom à une Ville qui a un Havre,  
 à 40 lieues S. O. de Londres.

Mon Père est un Seigneur puissant,  
 Vois la profondeur de l'abîme  
 Où se jette la seule Enfant.

Des partis nombreux & fortables  
 S'offroient pour obtenir ma main ;  
 Une foule de gens aimables  
 Formoit ma cour dès le matin :  
 Chaque jour , la troupe galante  
 Signaloit ses feux par des chants ;  
 D'Edwin la conduite prudente  
 A pû seule affecter mes sens.

De la passion vertueuse  
 Le but ne m'étoit point suspect ;  
 Son ardeur , quoiqu'impétueuse ,  
 Se renfermoit dans le respect :  
 Le voyant toujours sans parure ,  
 De le fuir on me fit la loi ;  
 Mais son ame étoit riche & pure ,  
 Et cette ame étoit toute à moi.

Je l'aimois , & , par un caprice  
 Que je ne saurois concevoir ,  
 Je me faisois de son supplice  
 Un plaisir barbare , un devoir :  
 Enfin me trouvant inflexible ,  
 Ce malheureux , découragé ,  
 Victime d'un cœur trop sensible ,  
 Quitta tout sans prendre congé.

On dit qu'en la forêt prochaine  
 Il a fini son triste sort ;  
 Cher Edwin ! ... Rigueur inhumaine ! ...  
 Je veux l'expier par ma mort.

Adieu , je vais chercher sa tombe ;  
 Je veux la trouver aujourd'hui :  
 O regrets amers ! .. je succombe .  
 Oui , c'en est fait , mourons pour lui .

Non , non , s'est écrié l'Hermite ,  
 En la serrant entre ses bras . .  
 ( Mais la Belle en frayeur s'agite ,  
 Le reconnoit , & ne fuit pas .... )  
 Regarde moi , chère Angéline ,  
 Moi qui t'aimai si tendrement !  
 Vois l'amant qu'une main divine  
 T'offre pour finir ton tourment .

Nous sommes rendus l'un à l'autre ;  
 Que l'Amour nous dicte sa loi :  
 Quel bonheur surp. fle le notre !  
 Tu m'appartiens , je suis à toi .  
 Que mon ame sente la tienne ;  
 Tu d'viens ma terre & mes cieux :  
 Est il bi-n vrai que je tienne ! ..  
 Oui , j'en crois mon cœur & mes yeux .

A nous chérir passons la vie ,  
 Rien ne pourra nous séparer ;  
 N'ayons jamais nulle autre envie :  
 L'Amour vient de tout réparer  
 Quand la Mort à qui rien n'échape ,  
 Viendra terminer tes beaux jours ,  
 Qu'alors le même trait me frape ,  
 Et nous rejoigne pour toujours .

FIN .

---

 ENVOI A MONSIEUR L. P.

**T**ol qui, dans ta *Café* champêtre, (\*)  
 Cent fois plus qu'*Edwin*, généreux,  
 Comme un ami, daignes admettre  
 Son Historien *désastreux* ;  
 Reçois ce simple & pur hommage,  
 Tracé dans ce *Bouloir* charmant :  
 Un autre auroit un beau langage ;  
 Moi, je n'ai que le sentiment.

---

(\*) Petit Pavillon isolé, à un quart de lieue de S... sur le chemin de R... presque au sommet d'un coteau élevé, qui, formé par la nature en un vaste Amphithéâtre, donne au loin une vue admirable M. L. P. a nommé cette retraite *la Chaumière*, parce qu'en effet elle est couverte de Chaume. Cet agréable azile lui sert de *Museum*, dans le peu de momens de loisir que lui laissent ses travaux importans.

---

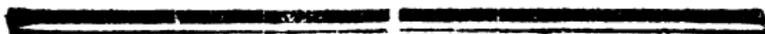
## NOTE DE L'ÉDITEUR.

**O**n assure que cette Histoire est arrivée en Angleterre, vers la fin du dernier siècle On croit devoir faire observer que, cet Hermite volontaire étant rentre dans le monde & sa Maitresse, ayant enfin obtenu l'aveu de son Père, leur Mariage se fit publiquement & avec pompe, ce qui eût été ridicule de détailler dans une Romance. Ils firent ensuite bâtir un Château non loin de cet Hermitage, pour ne jamais perdre de vue la source de leur bonheur.



## E N I G M E.

**L**INSTANT qui me donne le jour  
 Me prive de mon existence  
 Je marche sur six pieds ; je chéris le silence  
 Je suis assez souvent nécessaire en amour.  
 Je suis . . . mais c'est assez , tu devines peut-être  
 En ce cas , cher lecteur , pour toi je cesse d'être.



## A U T R E.

**Q**UEL singulier destin  
*Hier j'étois demain.*





## LOGOGRIPHE

**J** e suis du genre féminin  
 Jeune, inconstante, volage,  
 Qui ne déplaît pas moins au sage  
 Qu'il charme le jeune blondin,  
 Ou l'on rencontre la fortune,  
 Cette riche divinité,  
 C'est là ma demeure commune  
 Et non la médiocrité,  
 Mère du bon esprit, & du parfait génie  
 On trouve dans mon nom deux prépositions,  
 Un terme de musique, un de philosophie  
 L'instrument qui nourrit une des passions  
 Qui chaque jour ne manque guères  
 D'apporter le désordre aux meilleures affaires  
 Deux de ses membres seulement  
 Font voir plus de quatorze cent,  
 On trouve aussi certain ouvrage  
 Que Malherbe & Ronfard ont mis en leur langage;  
 Un monument sacré d'ou le chrétien pieux  
 Vient offrir au Seigneur, son encens & ses vœux  
 Je n'en dirai pas d'avantage,

Le mot de l'Enigme du mois de Juillet est *Jeu de cartes*. L'autre est *Chaise à porteurs*.

## T A B L E.

<b>L</b> ES Bucherons. Idylle.	pag. 131
Allégorie sur la modestie & l'assurance.	136
Sur l'origine de la Noblesse Française.	144
De la proportion qu'il doit y avoir entre le travail & le repos.	162
Pensées.	171
De la peine de mort.	179
Fin de l'Extrait du Dictionnaire de musique par J. J. Rousseau.	193
Lettre aux Editeurs.	211
Annonces de Livres & Avis Divers.	218
L'hermitage, Romance imitée de l'An- glois.	238
Envoi à Monsieur L. P.	245
Épigrammes.	246
Logographe.	247